



Phénomènes émergents liés aux drogues en 2011

**Tendances récentes sur le site
de Metz et Lorraine**

SOMMAIRE

CONTRIBUTIONS AU RAPPORT 2011 DU SITE DE METZ	1
LES ACTIVITÉS DE COLLECTE D'INFORMATION	5
SYNTHÈSE DU SITE DE METZ	7
CONSOMMATION DE DROGUES ET TOXICOMANIE : POINTS DE REPÈRES POUR LA LORRAINE	13
La Lorraine, une région moins concernée par les consommations de produits addictifs chez les adolescents de 17 ans	13
La Lorraine, une région marquée par les consommations problématiques d'héroïne et de cocaïne chez les jeunes adultes	17
Subutex® : La Moselle reste en tête des départements pour la vente	19
Les Vosges : Premier département de France pour la vente de Stéribox®	20
La situation problématique des départements lorrains pour l'héroïne, la cocaïne et les drogues de synthèse	21
LES USAGERS DE PRODUITS ILLICITES AU SEIN DES ESPACES OBSERVÉS	22
L'évolution de la scène festive	22
Les usagers des structures « Bas Seuil » et les populations observées en milieu urbain	30
LES PRODUITS PSYCHOACTIFS	33
Les usages d'opiacés	33
Usage d'héroïne	33
L'usage de médicaments de substitution aux opiacés	35
Buprénorphine haut dosage (Subutex®)	35
Méthadone	37
Sulfates de morphine (Skénan®, Moscontin®)	39
Néocodion®	40
L'usage de substances psychostimulantes	40
Cocaïne, crack et free base	40
Ecstasy - MDMA	45
Amphétamines (ou speed)	46
L'usage de produits hallucinogènes d'origine naturelle	47
L'usage de produits hallucinogènes d'origine synthétique	47
LSD	47
Kétamine	48
L'usage de cannabis et de ses dérivés	49
Les consommations problématiques d'alcool	50
L'usage de nouveaux produits	51
CONCLUSION	54

Contributions au rapport 2011 du site de Metz

Ce rapport est une œuvre commune. Nous remercions l'ensemble des partenaires qui, par leurs compétences, leur disponibilité et leur investissement, y ont contribué. Nous tenons aussi à exprimer toute notre gratitude aux usagers de drogues pour leur aide précieuse dans le recueil d'informations.

Coordination

Responsabilité de site : Comité Mosellan de Sauvegarde de l'Enfance, de l'Adolescence, et des Adultes - CMSEA

- M. Olivier Romain, Directeur du Centre de soins spécialisé pour toxicomanes « Les Wads », responsable du site TREND-SINTES pour Metz
- Mme Fabienne Bailly, Éducatrice spécialisée au service « En Amont » - Prévention des toxicomanies du CSST « Les Wads », référente des groupes de professionnels TREND pour le site de Metz
- Mme Sylvie Balteau, Médecin au Point de Contact du CSST «Les Wads», référent médical TREND SINTES (Metz)
- M. Michel Monzel, Éducateur spécialisé - Coordinateur du service « En Amont » - Prévention des toxicomanies CSST « Les Wads », référent du réseau ethnographique TREND – référent SINTES pour le site de Metz

Soutien méthodologique : ORSAS-Lorraine

Observatoire Régional de la Santé et des Affaires Sociales en Lorraine

- M. Michel Bonnefoy, Directeur de l'ORSAS-Lorraine
- M. Yvon Schléret, Sociologue, consultant pour l'ORSAS-Lorraine, analyste des données et rédacteur du rapport TREND pour Metz

Personnes ou structures ayant contribué en 2011 au dispositif local

Les partenaires des enquêtes qualitatives ou quantitatives : les structures de «bas seuil » et du milieu festif techno

- CAARUD « Point de Contact » du CSAPA « Les Wads » - CMSEA – Metz
- Service « En Amont » du CSAPA « Les Wads » - Prévention des addictions - CMSEA - Metz
- CAARUD - Délégation Aides 57 - Metz
- CAARUD - Boutique L'Échange - Nancy
- CAARUD – La Croisée - Épinal

Les observateurs relais des données ethnographiques

- M. Benoit Boulay, éducateur spécialisé - La Boutique L'Échange- Nancy
- Mme Nathalie Cazzaro, CSST TANDEM - Villerupt
- Mme Nadia Cerise, CAARUD - La Boutique L'Échange- Nancy
- M. Aurélien De Marne, Service « En Amont » - Prévention des toxicomanies du CSAPA « Les Wads » Metz
- M. Jean François Després, CSST Centr'Aide – Saint Mihiel

- M. Sylvain Fleurant, Service « En Amont » - Prévention des toxicomanies du CSAPA « Les Wads » - Metz
- M. Grégory Georgel, CAARUD du CSAPA La Croisée- Épinal
- M. Philippe Haffner, CAARUD du CSAPA La Croisée- Épinal
- M. Adrien Herter, CAARUD Délégation Aides 57 – Metz
- M. Michel Monzel, Service « En Amont »-Prévention des toxicomanies du CSAPA « Les Wads » - Metz
- Mlle Marion Tempez, Service « En Amont »-Prévention des toxicomanies du CSAPA « Les Wads » - Metz
- M. Philippe Vilmain, infirmier au CAARUD - La Boutique L'Échange- Nancy
- « Nico », CAARUD Délégation Aides 57 – Metz

Merci à tous les usagers de Metz et Nancy ayant participé aux recueils de données, notamment :
« Mathieu Bilel»,« Titi », Jordan, Mathieu », « Nico, Shrek, Olivier, Anthony, Karl, Salah, usagers messins et nancéens »

Les collecteurs du projet SINTES

- Mme Sylvie Balteau, Médecin référent médical TREND-SINTES pour le site TREND de Metz
- M. Aurélien De Marne, Service En amont – CSAPA Les Wads - Metz
- M. Sylvain Fleurant, Service « En Amont » - CSST Les Wads - Metz
- M. Philippe Haffner, CSST La Croisée - Épinal
- M. Michel Monzel, Coordinateur SINTES - Service « En Amont » - CSST Les Wads - Metz
- M. Marius Renaud, CAARUD – CSAPA Les Wads – Metz

Les partenaires du groupe focal « Application de la Loi » :

- M. Guy Bon, Délégué du procureur – Parquet de Metz
- M. le Gendarme François, Brigade de Prévention de la Délinquance Juvénile Moselle
- M. le Capitaine de Police Patrick Grégoire, DIRF Est – UPREC
- M. Amale Moussamih, ASP-GGD57 – Gendarmerie
- M. Raphaël Kowalski, DSPP (Direction départementale de la sécurité publique)
- M. Marc Lalance, Directeur Adjoint du SPIP Metz
- M. le Brigadier Chef Patrick Lefevre, DIRF Est – UPREC
- M. Olivier Marliot, Douanes
- Mme Danièle Tatoyan, Chargée de mission, référente Mildt départementale, préfecture de Moselle

Les partenaires du groupe focal « Santé » :

- Mme Sylvie Balteau, Médecin au « Point de Contact », CAARUD du CSAPA «Les Wads»
- Mlle Mary Brier, Centre Baudelaire – Metz
- Mme Nadia Cerise, Chef de service – CAARUD La Boutique L'Échange – Nancy
- Mme Antoinette Magliano, CASD Sarrebourg (Centre d'accueil et de soins des dépendances – CH Lorquin)
- M. Hugues Mouchard Hugues, Centre Baudelaire – Metz
- Mme le Docteur Sylvie Vaillant, Directrice du SUMPS (Service Universitaire de Médecine Préventive)

Les partenaires du groupe focal « Prévention - Prise en charge sociale »

- M. Daniel de Bovadilla, Directeur, Mecs Les Bacelles – CMSEA – Metz
- Mme Christine Gasparina, Équipe de Prévention Spécialisée du CMSEA, Saint Avold
- Mme Solange Grandjean-Werner, CER Moselle (CMSEA)
- Mme Caroline Hissiger, Chef de service APSIS-EMERGENCE, Metz et Thionville
- Mme Elise Jung, Équipe de Prévention Spécialisée du CMSEA – Moyeuvre Grande
- Mlle Cécile Klos, Foyer du Jeune Ouvrier - Metz
- M. Louktub, Équipe de Prévention Spécialisée du CMSEA, Metz
- M. Aurélien de Marne, Service En amont – CSAPA Les Wads - Metz
- Mme Delila Maouche, Équipe de Prévention Spécialisée du CMSEA, Woippy-Saint-Eloi
- Mlle Céline Nassoy, CER Moselle – CER Moselle (CMSEA)
- Mme Yasmina Saïda, Équipe de Prévention Spécialisée du CMSEA, Woippy-Saint-Eloi
- Mme Danièle Tatoyan, Chargée de mission, référente Mildt départementale, préfecture de la Moselle

Nous tenons aussi à remercier toute l'équipe de l'OFDT à Paris pour son soutien et sa disponibilité tout au long de l'année et plus particulièrement :

- Mme Maud Pousset, Directrice de l'OFDT
- Mme Agnès Cadet-Tairou, Responsable de l'unité « Tendances récentes »
- M. Sayon Dambelé, Chargé d'étude
- M. Michel Gandilhon, Chargé d'étude
- M. Emmanuel Lahaie, Responsable coordination nationale Sintés
- Mme Nadine Landreau, Secrétaire de Direction
- Mme Magali Martinez, Chargée d'étude

Les activités de collecte d'information

Le dispositif « Tendances récentes et nouvelles drogues » (TREND), mis en place en 1999 par l'Observatoire français des drogues et toxicomanies (OFDT), a pour but de repérer les nouvelles tendances de consommation de produits psychoactifs. En 2011, ce dispositif national était composé de sept sites d'observation en France métropolitaine¹, dont celui de Metz.

Le CSAPA (Centre de soins et d'accompagnement et de prévention en addictologie) « Les Wads », géré par le CMSEA², assure la coordination du site messin de TREND. Pour cette année, cette coordination a été menée, comme par le passé, en lien avec l'Observatoire Régional de la Santé et des Affaires Sociales en Lorraine (ORSAS).

La méthodologie de cet outil d'observation, définie par l'OFDT en concertation avec les coordonnateurs des sites locaux, s'appuie sur le recoupement d'informations obtenues en s'appuyant sur cinq types de démarches :

- La valorisation et l'actualisation de données quantitatives recueillies en routine par différents organismes et susceptibles de caractériser le site étudié du point de vue de la consommation de drogues illicites :
 - Enquête sur la santé et les consommations lors de la journée d'Appel de préparation à la défense (ESCAPAD) de l'OFDT.
 - Données de l'OCRTIS (Office central de répression du trafic illicite de stupéfiants). Une réorganisation nationale du système d'information sur l'enregistrement des données concernant les infractions sur la législation des stupéfiants a retardé la mise à jour des informations départementales sur ce sujet. En 2011, il a donc fallu se contenter des dernières données départementales officielles disponibles, à savoir celles de 2009.
 - Données du système SIAMOIS (Système d'information sur l'accessibilité au matériel officinal d'injection et de substitution) de l'Institut de veille sanitaire.
 - Données de l'antenne lorraine du Centre d'Évaluation et d'Information sur la Pharmacodépendance (CEIP) relevant de l'Agence Française de Sécurité Sanitaire des Produits de Santé (AFSSAPS).
- Des observations ethnographiques en milieu festif et en milieu urbain menées par des enquêteurs familiers du terrain. Ils s'intéressent particulièrement à la consommation de produits psychoactifs et aux phénomènes qui lui sont associés comme la préparation, la vente, les sociabilités spécifiques. Ils sont également chargés de dresser et de mettre à jour la topographie fluctuante des lieux festifs du site de Metz, voire des villes frontalières du Luxembourg et de Sarre en Allemagne qui accueillent chaque week-end de nombreux jeunes messins. Des réunions régulières permettent en outre de compléter, dans le cadre d'un échange, les observations écrites.

¹ Bordeaux, Lille, Marseille, Metz, Paris, Rennes et Toulouse pour la France métropolitaine.

² Comité Mosellan de Sauvegarde de l'Enfance, de l'Adolescence et des Adultes. Le CSST « Les Wads » relève du CMSEA.

6

Les observations ethnographiques portent d'abord sur l'ensemble de la Lorraine. Elles sont complétées par des immersions ponctuelles dans les lieux situés hors région où les jeunes Lorrains vont massivement pour se divertir et écouter de la musique. C'est le cas, par exemple, de lieux festifs situés au Grand Duché de Luxembourg ou en Sarre (Allemagne). On assiste, en effet, à une sorte de transhumance festive les samedis soir avec des milliers de jeunes qui préfèrent se rendre dans un des deux pays voisins pour s'amuser.

- La mise en place et l'animation de groupes focaux associant, d'une part, des professionnels du domaine sanitaire et, d'autre part, des acteurs de la police, de la gendarmerie, des douanes et de la justice. La méthode des groupes focaux s'inspire d'une méthode de l'OMS pour l'élaboration de diagnostics rapides de situation qui consiste à réunir des personnes concernées par une thématique commune mais ayant des pratiques et des points de vue diversifiés. Cet outil permet d'observer des convergences ou des divergences d'opinion sur l'absence, l'existence, le développement de tel ou tel phénomène.

En 2011, trois groupes focaux ont été réunis à la préfecture de région dans le cadre de TREND avec le soutien du Chef de projet MILDT régional, la Directrice de cabinet de préfet, qui a signé les invitations. Ces groupes ont réuni des représentants de la Justice et des forces de l'ordre, des professionnels de santé et des travailleurs sociaux intervenant dans la prévention spécialisée dans les quartiers ou dans les centres d'hébergement et d'insertion sociale.

- Des questionnaires qualitatifs et des entretiens avec les équipes en charge des structures de première ligne et d'associations de réduction des risques intervenant dans les événements festifs. Les questionnaires sont remplis en collaboration avec le coordonnateur dans le cadre d'un entretien mené avec les équipes d'un CSST (Centre de soins spécialisés pour toxicomanes) et des CAARUD (Centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques). Les questionnaires une fois remplis, une réunion rassemble les différentes équipes et la coordination du site pour un échange sur les pratiques et les publics rencontrés au cours de l'année écoulée. Cette confrontation des informations permet toujours de compléter les renseignements recueillis par les questionnaires.

Ce dispositif bénéficie également des informations recueillies régulièrement par le système SINTES de l'OFDT, coordonné en Moselle par le CSAPA « Les Wads ». C'est un dispositif d'analyse toxicologique d'échantillons de drogues de synthèse collectés par des personnes habilitées au cours de manifestations festives.

Synthèse du site de Metz

La Lorraine, une région marquée par les consommations problématiques d'héroïne, de cocaïne et de drogues de synthèse

Par rapport à la consommation de produits psychoactifs, la Lorraine présente un double visage, en fonction des grandes catégories d'âge. Les enquêtes menées en population générale montrent que la Lorraine se caractérise par une consommation moindre d'alcool et de drogues illicites que la moyenne française, ou que certaines régions de l'Ouest et du Sud de la France, chez les jeunes de moins de 18 ans. Par contre, dès lors qu'on observe les mêmes comportements chez les adultes de 18 à 39 ans, le constat s'inverse du tout au tout. C'est dans des départements lorrains qu'on enregistre les taux d'interpellation pour usage d'héroïne ou de cocaïne les plus élevés de France. C'est en Lorraine aussi que les consommations de Subutex, de méthadone et de Stéribox sont les plus élevés par rapport à la population des 18-39 ans. Bref, la Lorraine est une région marquée par les consommations problématiques d'héroïne et de cocaïne chez les jeunes adultes.

Une évolution de la scène festive locale avec une polarisation des préoccupations sur la consommation excessive d'alcool

La scène festive lorraine n'est pas figée et change chaque année au gré d'événements culturels, commerciaux, répressifs, réglementaires. Cela fait déjà quelque temps que le mouvement des free-parties dans la région a subi une baisse sensible pour ne connaître que de rares manifestations épisodiques. Là où une pratique festive régulière se maintient, elle a complètement changé de nature. Le public des rares et épisodiques free-parties semble aujourd'hui se limiter à un noyau dur d'inconditionnels, il s'agit le plus souvent des fondateurs locaux de cette épopée, et d'une nouvelle génération avide de vivre des sensations et des histoires souvent mythifiées par leurs aînés.

Ces évolutions n'entament pas pour autant le désir de fêtes qui caractérise un public de jeunes. Différentes manifestations s'emploient à répondre à cette attente. Que ce soient des festivals qui se multiplient, tout en restant assez rares sur la région, ou des manifestations publiques organisées par les grandes communes, comme la Nuit Blanche à Metz.

La réduction de l'offre festive, hors pratiques commerciales, conduit à la multiplication des soirées privées où se réunissent entre dix et quinze personnes âgées le plus souvent de 25 à 35 ans. L'intimité et la convivialité de ces soirées favorisent souvent la consommation de produits psychoactifs.

Cette transformation de la scène festive locale commence à modifier les priorités des pouvoirs publics qui mettent l'accent aujourd'hui sur leurs préoccupations par rapport à la consommation excessive d'alcool et ses conséquences par rapport à la sécurité publique, la sécurité routière et la santé publique. La prise en compte de la problématique de l'alcoolisation massive pendant les manifestations festives du week-end est présente aujourd'hui dans les différents secteurs de l'action publique.

Les usagers des structures « Bas Seuil » : un public plus jeune qu'ailleurs en France et davantage consommateur d'héroïne et de cocaïne

Le public des CAARUD lorrains est plus jeune que celui observé au niveau national. Plus de la moitié (53,8 %) des usagers de ces structures est âgée de plus de 35 ans au niveau national contre 36,5 % en Lorraine. On n'observe guère de différence importante par rapport aux caractéristiques sociales (logement, ressources). Par contre, les différences s'affirment lorsqu'on observe les produits consommés au cours du dernier mois. Les usagers lorrains sont moins concernés par l'usage de cannabis ou d'alcool que ceux observés à l'échelon national. Par contre, les Lorrains sont davantage consommateurs d'opiacés, et plus particulièrement d'héroïne, de BHD et de méthadone. De même ils se distinguent pour l'usage de cocaïne ou de free-base en poudre qui est proportionnellement plus élevée pour le public lorrain, alors que l'échelon national se distingue pour la consommation de crack.

Les produits psychoactifs consommés

Opiacés

Héroïne : Les quatre départements lorrains sont concernés par l'accentuation de la consommation d'héroïne au cours de ces six ou sept dernières années. Les observations recueillies dans le cadre du dispositif TREND montrent que c'est la Meurthe-et-Moselle qui semble le département le plus touché en Lorraine, suivi par la Meuse où la consommation d'héroïne est devenue une préoccupation affirmée et fortement affichée des pouvoirs publics et des services de santé.

L'héroïne la plus facilement disponible en Lorraine reste la brune, comme pour les années précédentes. La blanche, bien que recherchée, est rarement disponible. L'héroïne se vend à des prix différents selon les villes. À Nancy, elle peut être acquise entre 10 et 30 € le gramme, mais c'est alors de « la com » pour reprendre l'expression des habitués qui veulent signifier par là qu'il s'agit d'une héroïne commerciale de moindre qualité. À Metz, le prix courant se situe autour de 50 € le g avec des variations qui se situent entre 25 et 70 €. Ce prix est un peu plus élevé que celui pratiqué en 2010.

Buprénorphine haut dosage (Subutex®) : Les dernières statistiques disponibles sur la vente de Subutex® continuent de placer la Moselle en tête du classement français pour la vente de boîtes¹ de ce médicament de substitution pour 100 habitants âgés de 20 à 39 ans.

Le prix au marché noir d'un comprimé de 8 mg Subutex® se situe entre 2 et 5 euros. Une boîte de sept comprimés de 8 mg se vend en moyenne entre 10 et 15 euros à Metz, et entre 20 et 30 euros à Nancy. Le prix peut varier en fonction du jour de la semaine.

L'année 2011 aura été marquée par le démantèlement et le jugement de trafics de Subutex® au détriment de l'assurance maladie. Ces épisodes judiciaires ont mis en lumière les failles d'un système. Les trafiquants du produit ont profité et abusé de la « complaisance », maintes fois relevée à l'audience, d'une poignée de médecins du centre-ville de Metz à la signature facile. Les patients-revendeurs se présentaient jusqu'à cinq fois par semaine chez le même médecin.

Produit facilement accessible en milieu urbain, assez souvent consommé en injection par les publics les plus marginalisés, le Subutex® ne jouit pas pour autant d'une image positive chez les usagers qui, aujourd'hui, préfèrent le remplacer par le Skenan, s'ils en ont la possibilité. On lui reproche ses effets secondaires (céphalées, troubles digestifs, nausées, vomissements, etc.) et l'impression de solitude

¹ En équivalent de boîtes de 7 comprimés dosés à 8 mg. Source : Siamois, Invs.

au moment de sa consommation. Pour ceux qui n'en consomment pas, l'image qu'ils en ont est encore plus catégorique : « *C'est la drogue du pauvre* », « *C'est une drogue officielle distribuée par l'État* ».

Méthadone : Ce produit est assez disponible hors prescription sur le marché local, mais guère plus que les années précédentes. Pour résumer sa disponibilité par rapport à d'autres produits de substitution à usage détourné, on peut dire que la méthadone est plus facile à trouver que le Skenan, mais plus difficile que le Subutex®. Son accessibilité reste toutefois limitée à un cercle de connaissances et dans le cadre de réseaux. Lorsqu'elle est vendue au marché noir ce n'est que très rarement dans un but lucratif et correspond plus à une stratégie de « débrouilles ».

Le prix de la méthadone au marché noir se situe, en 2011, autour de 4 à 10 euros le flacon de 60 mg, contre 1,84 euro en pharmacie sur prescription. Les rares ventes illégales de méthadone en gélule se font au prix de 5 euros pour 40 mg.

Sulfates de morphine (Skénan®, Moscontin®) : Depuis au moins quatre ans, les observateurs du milieu urbain signalent la progression constante de l'usage de sulfates de morphine. Le mésusage de Moscontin® n'est jamais évoqué, car c'est le Skénan® qui est le plus couramment utilisé. Les intervenants en toxicomanie estiment que la progression de l'usage de Skénan marque plus particulièrement l'année 2011. À Nancy, ils rapportent que la demande de seringues de 2 cc pour s'injecter le Skénan a progressé au cours des douze derniers mois.

Sa disponibilité sur le marché noir reste toutefois très variable d'une ville à l'autre. À Nancy, malgré l'augmentation de son usage, le Skénan serait plutôt difficile à trouver en vente dans la rue. À Metz, c'est différent, son accessibilité s'est fortement accrue au centre-ville. Le prix d'une gélule de 200 mg de Skénan® est de l'ordre de 5 à 10 euros sur le marché illégal. On peut acquérir le produit entre 30 et 40 euros la boîte de 14 gélules de 200 mg (le prix officiel en pharmacie est de 48,93 euros). La boîte de 14 est généralement plus chère le week-end.

L'usage de substances psychostimulantes

- Cocaïne, crack et free base

La cocaïne est très présente en Lorraine. Les situations varient d'un endroit à l'autre de la région. À Nancy, elle est facilement disponible, mais sa qualité n'est pas toujours appréciée par ses usagers qui préfèrent venir s'approvisionner à Metz, sauf à être bien inséré dans un réseau nancéen d'habités. Dans les Vosges, la cocaïne semble plus disponible à Saint-Dié qu'à Épinal. Metz et la Moselle restent têtes de pont pour l'approvisionnement des usagers de la région qui recherchent la meilleure qualité sans être trop regardants sur les prix.

En 2011, les prix du gramme de cocaïne varient dans une fourchette qui va de 70 à 120 euros, avec une moyenne de 90 euros. Les prix varient en fonction de la qualité supposée du produit. La moins chère (« la synthé ») est à 40 euros le gramme. La « végétale » se situe entre 80 à 100 euros le gramme.

La disponibilité et l'accessibilité de crack n'ont pas changé en 2011. En règle générale, ce produit n'est pas signalé, ni à Metz, ni à Nancy, ou ailleurs en Lorraine. Si la disponibilité de crack est décrite comme étant plus que rare, cela ne veut pas dire pour autant que sa consommation n'existe pas. Au contraire, elle se développe sous forme de free base. Car la free base n'est rien d'autre que du crack préparé par soi-même, sans pour autant utiliser un mot diabolisé pour nommer le produit. Bref, en

Lorraine, le crack n'est pas en vente dans la rue, mais, comme le disent les usagers, « *les gens cuisinent eux-mêmes leur cocaïne* ».

- Ecstasy - MDMA

Figure emblématique des fêtes techno, l'ecstasy est pratiquement absent de la scène des drogues en Lorraine en 2011. La réduction de la scène festive alternative explique certainement la baisse de la disponibilité de l'ecstasy qui n'a jamais connu un déploiement conséquent en milieu urbain. Mais la raison principale de la quasi-disparition de l'ecstasy relève davantage de la perte de confiance de ses usagers potentiels par rapport aux cachets ou comprimés vendus avec cette appellation. Produit devenu rare et peu demandé, l'ecstasy se vend de 5 à 15 euros le comprimé ou la gélule.

L'image de l'ecstasy auprès des consommateurs est aujourd'hui fortement dégradée. Ce processus a débuté il y a déjà cinq ou six ans. Il s'est fortement amplifié en 2009 – 2010 en raison du remplacement par les fabricants de la MDMA par de la mCPP et des différentes arnaques vécues ou rapportées sur la qualité attendue du produit. L'image assez négative de l'ecstasy chez ses amateurs renforce la mise à distance du produit que les non-usagers ont toujours pratiquée.

- Amphétamines (ou speed)

Le speed, appellation courante de l'amphétamine, est assez présent en milieu festif alternatif. En milieu urbain, on ne le rencontre que rarement. Lorsqu'il est disponible, on peut le trouver en poudre ou sous forme de pâte, plus rarement sous forme de comprimé ou de gélule. Le prix varie de 10 à 15 euros le gramme lorsqu'il est acquis en poudre, cas le plus fréquent. Sous forme de pâte, il est un peu plus cher (20 à 30 euros le g) car réputé avoir une plus forte concentration en amphétamine.

Le prix relativement bas du speed et sa disponibilité en milieu festif alternatif font qu'il est consommé par un public très large. Ce produit est choisi pour ses propriétés stimulantes majeures. Il est décrit comme provoquant une hyperactivité, beaucoup d'assurance, de l'euphorie. Mais il est également perçu comme provoquant des résultats plus négatifs : insomnie, perte d'appétit, hyper-nervosité et angoisses pendant la descente.

L'image du speed reste positive parmi les teuffeurs qui y voient un moyen pour repousser leurs limites physiques après plusieurs heures de fête. Mais ce n'est pas la drogue la plus recherchée et souvent elle est consommée par défaut d'un autre produit plus attractif ou en raison de son prix peu élevé.

L'usage de produits hallucinogènes

La disponibilité de champignons hallucinogènes reste de mise en 2011 en milieu festif et urbain, mais elle n'est pas systématique. Les prix varient de 10 à 25 euros les 50 unités, s'il s'agit de variétés cultivées en France.

- LSD

Le LSD était réapparu en Lorraine de manière constante en 2009. En 2011, comme en 2010, il était très disponible en raves payantes et en free parties. Il reste un des produits phare en milieu festif alternatif. Son accessibilité est rare en milieu urbain où l'hallucinogène ne peut être acheté que dans le cadre de réseaux de connaissances, de préférence des amis en lien avec le milieu des fêtes alternatives.

Son prix est de 10 à 15 euros lorsqu'il est vendu sous la forme de buvard ou par goutte. Le prix d'une micro-pointe est de l'ordre de 15 euros. La valeur marchande dépend en partie de la qualité du produit, c'est-à-dire ici de sa concentration en acide lysergique diéthylamide couramment appelé « acide ». Or, assez souvent, le LSD disponible ne semble pas avoir une forte concentration en acide, d'après les constats faits par les usagers.

La perception du LSD est très positive chez les usagers de ce produit. Les non-usagers s'en méfient. S'ils sont consommateurs d'autres drogues, ils craignent le « bad trip » en consommant de l'acide et surtout de ne pas pouvoir rester maître de la situation.

- Kétamine

L'usage de kétamine subit des fluctuations importantes d'une année sur l'autre. Largement attendue par les usagers de produits psychoactifs sur les fêtes alternatives depuis 2005, la kétamine était apparue, en 2009, comme le produit le plus marquant de l'année. En 2010, sa disponibilité est toujours d'actualité, même si elle n'est pas systématique dans toutes les fêtes recensées. En 2011, elle semble moins disponible, mais toujours autant recherchée dans les fêtes.

Le prix de la kétamine en poudre se situe entre 30 et 70 euros le g à Metz et entre 40 et 80 euros le g à Nancy. La connaissance de la disponibilité de ce produit se fait majoritairement par le bouche à oreille. Son acquisition se fait d'abord dans le cadre d'un réseau de connaissances. En festival ou dans les free parties d'envergure on peut plus facilement le trouver en vente proposée par des dealers.

En milieu urbain, la kétamine est moins disponible que dans les concentrations festives. Elle peut s'obtenir dans le cadre de réseaux fermés de connaissances ou par le bouche à oreille en fonction des opportunités. Mais on n'observe pas de trafic de rue pour ce produit.

L'usage de cannabis et de ses dérivés

En 2011, le produit était disponible en milieu urbain tout le long de l'année. En milieu festif, la disponibilité et l'accessibilité du cannabis se posent en d'autres termes. La consommation de shit ou d'herbe est non seulement très visible dans les fêtes, mais également odorante. Mais la plupart des participants y viennent avec leur propre provision acquise en milieu urbain, selon les pratiques habituelles. La disponibilité à l'achat est donc moindre, même si, en cas de besoin, un usager peut en trouver assez facilement, tout en le payant plus cher et en s'interrogeant sur la qualité du produit fourni. C'est pourquoi il préférera demander à un ami de le dépanner, à charge de réciprocité pour un autre jour.

À Metz, le prix du gramme de résine varie de 4 euros le g à 11 euros, avec un prix moyen de 7 euros le g. L'herbe est plus chère et plus difficile à trouver. Elle se vend entre 10 et 13 euros le g. À Nancy, il faut compter 20 euros les 3 grammes de résine. L'herbe se vend en moyenne à 10 euros le g. Mais les prix sont plus avantageux pour les achats plus importants : 60 euros les 12 g, 320 euros les 100 g.

Les modalités d'approvisionnement sont diversifiées. On trouve toujours du cannabis en vente plus ou moins ouverte dans tel ou tel quartier des grandes villes que l'opinion publique a tendance à stigmatiser. Que ce soit en milieu festif ou en milieu urbain, la consommation de cannabis n'est pratiquement plus considérée comme un usage de drogue à proprement dit. Les formateurs-relais anti-drogue dans les lycées et collèges, policiers ou gendarmes, soulignent d'ailleurs la spontanéité, voire la vraie ou fausse naïveté, avec laquelle les jeunes leur parlent de leur consommation de

cannabis. Comme si l'image du policier ou du gendarme ne freinait en rien le discours des élèves sur leur propre consommation de résine ou d'herbe.

Les consommations problématiques d'alcool

En 2010, la question de l'alcool est apparue comme une problématique prégnante dans les préoccupations relayées par les professionnels participants aux différents groupes focaux, y compris par les gendarmes et policiers d'habitude plus concernés par la consommation de produits psychoactifs illicites. En 2011, cette tendance non seulement se confirme mais s'amplifie.

En milieu festif, les observateurs rééditent les constats des années précédentes, à savoir la forte présence de boissons alcoolisées.

L'usage de nouveaux produits

L'année 2011 aura vu, comme les années précédentes, l'arrivée de nouveaux produits stupéfiants. Certains s'installeront de manière plus prononcée sur la scène locale des drogues, d'autres disparaîtront une fois l'effet de mode passé. Cette année, ces nouveaux produits ont pour nom : Purple drunk ou Sizzurp, Ethylphénidate et HO7.

Consommation de drogues et toxicomanie : Points de repères pour la Lorraine

L'analyse des indicateurs habituellement utilisés pour caractériser la consommation de substances psychoactives à l'échelon régional fait apparaître une évolution problématique dans l'avancée en âge et plus particulièrement au moment de l'entrée dans la vie adulte.

Les données sur les consommations psychoactives des adolescents et des jeunes montrent que la Lorraine est moins concernée que la moyenne nationale ou que d'autres régions françaises qui se distinguent nettement. Mais dès que les données recueillies portent sur la population adulte de 18 ans ou plus, la situation change du tout au tout. Les indicateurs retenus placent alors la région et ses départements avec un profil accentué « drogues illicites » et montrent une Lorraine fortement concernée par les consommations d'héroïne et/ou de cocaïne, de Subutex® hors traitement de substitution et de pratiques d'injection.

La Lorraine, une région moins concernée par les consommations de produits addictifs chez les adolescents de 17 ans

L'enquête Escapad¹ de 2011, menée auprès des jeunes de 17-18 ans, montre que la Lorraine ne se distingue pas des autres régions de France métropolitaine pour la consommation d'alcool ou de drogues illicites.

Alcool

Parmi les jeunes Lorrains interrogés, 15 % des garçons et 6 % des filles déclarent une consommation régulière d'alcool (au moins 10 fois dans le mois). L'usage quotidien ne concerne que 1 % des jeunes Lorrains de cet âge. Les différences avec la moyenne française ne sont pas significatives.

Dès lors qu'on compare la Lorraine à elle-même entre les années les plus récentes, on observe une évolution significative des comportements de consommation d'alcool entre 2011 et 2008. Ainsi l'usage régulier d'alcool (au moins dix fois dans le mois) est passé de 7 % chez les garçons et filles de 17 ans en 2008 à 11 % en 2011. Pour ce critère, le niveau de consommation de 2011 rejoint celui qui était déjà constaté en 2005 et 2003.

Le phénomène le plus marquant concerne l'évolution des pratiques de binge drinking, observées dans l'enquête ESCAPAD comme la consommation de 5 verres ou plus en une seule occasion. En 2008, 47 % des jeunes Lorrains (G et F) déclaraient avoir une telle pratique au moins une fois par mois. En 2011, ce sont 53 % des jeunes Lorrains qui sont concernés. Cette évolution n'est pas propre à la Lorraine, on l'observe également pour l'ensemble de la France.

¹ Mise en place par l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies en 2000, l'enquête ESCAPAD contribue à préciser les connaissances sur les consommations de substances psychoactives des jeunes Français. En interrogeant régulièrement, lors de leur journée d'appel de préparation à la défense, un échantillon représentatif des jeunes de 17 et 18 ans sur leurs usages d'alcool, de tabac, de médicaments psychotropes et de drogues illicites, ESCAPAD constitue un véritable baromètre de ces comportements à un âge stratégique.

Pour l'ensemble des indicateurs de consommation d'alcool par les jeunes de 17 ans en 2011, la Lorraine apparaît parmi les régions françaises où la prévalence des formes d'usage sont les moindres. D'autres régions comme celles de l'Ouest de la France présentent des prévalence supérieures à celles observées en Lorraine.

La consommation d'alcool déclarée par les jeunes de 17 ans en 2011

	Lorraine				France métropolitaine		
	G	F	GF	Test L/F	G	F	GF
Usage régulier d'alcool (>= 10 fois/mois)	15	6	11	ns	15	6	11
Usage quotidien d'alcool	2	<0,5	1	ns	2	0,3	1
Ivresses répétées (>= 3 fois/an)	34	19	27	ns	34	21	28
Ivresses régulières (>= 10 fois/an)	13	6	9	ns	15	6	11
Binge drinking * (>= 1fois/mois)	62	43	53	ns	60	47	53
Binge drinking * (>= 3 fois/mois)	27	12	20	*	29	16	23
Binge drinking * (>= 10 fois/mois)	4	1	3	ns	4	1	3

* 5 verres et plus en une seule occasion G = Garçons, F=Filles

La colonne "Test L/F" indique le résultat du test du Khi2 entre la Lorraine et la France pour les données concernant les garçons et les filles. *,** et *** signifient que la différence observée est significative respectivement au seuil de .05, .01 et .001. "ns" signifie que la différence observée n'est pas significative.

Source : Enquête ESCAPAD (2011), OFDT

Évolution de la consommation déclarée d'alcool par les jeunes de 17 ans en Lorraine

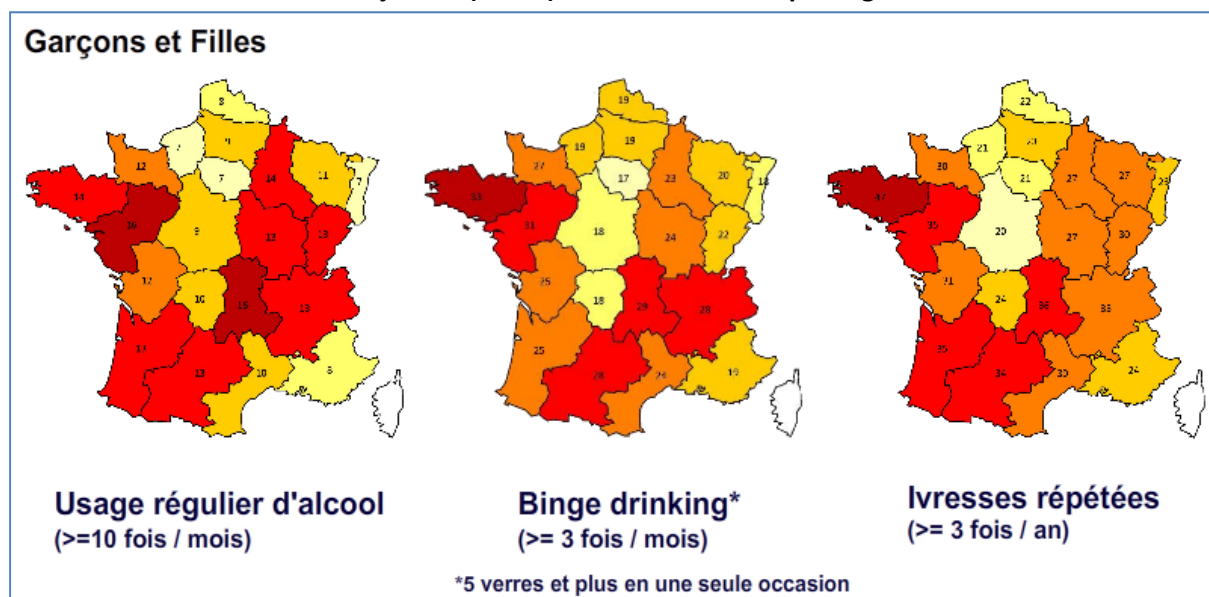
Garçons et Filles Lorraine	2011	Test	2008	2005	2003
Usage régulier d'alcool (>= 10 fois/mois)	11	***	7	11	12
Usage quotidien d'alcool	1	ns	1	<1	nd
Ivresses répétées (>= 3 fois/an)	27	**	22	25	18
Ivresses régulières (>= 10 fois/an)	9	ns	7	5	nd
Binge drinking * (>= 1fois/mois)	53	**	47	nd	nd
Binge drinking * (>= 3 fois/mois)	20	ns	17	16	nd
Binge drinking * (>= 10 fois/mois)	3	ns	2	nd	nd

nd = donnée non disponible

La colonne Test indique le résultat du test du Khi2 entre 2011 et 2008 pour la Lorraine. *,** et *** signifient que la différence observée est significative respectivement au seuil de .05, .01 et .001. "ns" signifie que la différence observée n'est pas significative.

* 5 verres et plus en une seule occasion Source : Enquête ESCAPAD, OFDT

La consommation d'alcool des jeunes (G et F) de 17 ans en 2011 par région



Cannabis

Les données issues de l'enquête ESCAPAD montrent que la Lorraine est une des régions françaises les moins concernées par la consommation de cannabis chez les jeunes de 17 ans. Et lorsqu'une différence significative est constatée, elle marque une moindre prévalence de la consommation en Lorraine à cet âge-là que pour la moyenne française. C'est le cas, par exemple, pour ce que l'on a coutume d'appeler l'expérimentation de cannabis (au moins une fois dans la vie). À 17 ans, 34 % des Lorrains de 17 ans (G+F) déclarent avoir déjà essayé le cannabis contre 42 % pour l'ensemble de la France métropolitaine. L'usage régulier, critère déjà plus pertinent pour juger de la consommation de ce produit, est déclaré par 4 % des Lorrains de 17 ans contre 7 % pour l'ensemble de la France (9 % en Provence – Alpes – Côte d'Azur).

La consommation de cannabis déclarée par les jeunes de 17 ans en 2011

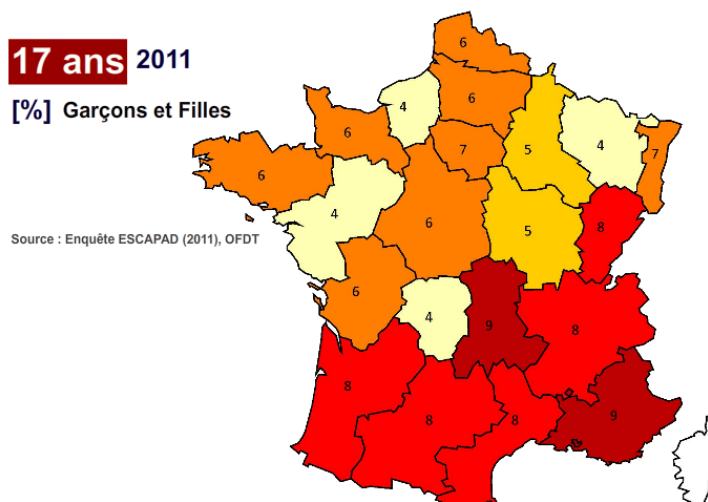
Année 2011	Lorraine			Test L/F	France métropolitaine		
	G	F	G + F		G	F	G + F
Expérimentation (>= 1 fois dans la vie)	36	32	34	***	44	39	42
Usage régulier (>= 10 fois/mois)	6	2	4	**	10	3	7
Usage quotidien	4	1	2	ns	5	1	3

G = Garçons, F=Filles

La colonne "Test L/F" indique le résultat du test du Khi2 entre la Lorraine et la France pour les données concernant les garçons et les filles. *, ** et *** signifient que la différence observée est significative respectivement au seuil de .05, .01 et .001. "ns" signifie que la différence observée n'est pas significative.

Source : Enquête ESCAPAD (2011), OFDT

Usage régulier (≥ 10 fois/mois) de cannabis à 17 ans en 2011 par région



Au regard de l'enquête ESCAPAD, la consommation de cannabis est restée stable en Lorraine entre 2008 et 2011 chez les jeunes de 17 ans. Par contre, si on compare à 2005, on observe une nette diminution de l'expérimentation et de l'usage régulier. L'usage quotidien reste stable, à 2 % des garçons et des filles, depuis 2005.

Évolution de la consommation déclarée de cannabis par les jeunes de 17 ans en Lorraine

Garçons et Filles	2011	2008	2005
Expérimentation (≥ 1 fois dans la vie)	34	35	48
Usage régulier (≥ 10 fois/mois)	4	5	11
Usage quotidien	2	2	2

Source : Enquête ESCAPAD, OFDT

Autres drogues illicites

La prévalence de la consommation d'autres drogues illicites à 17 ans est nettement moins importante que celle du cannabis. En 2011, 3 % des adolescents lorrains de cet âge déclarent avoir déjà fait un usage de cocaïne, 2 % d'ecstasy ou de LSD et 1 % d'héroïne. Il n'y a guère de différence entre la Lorraine et la moyenne française.

Ces données portent sur les consommations en population générale. Dès lors qu'on restreint l'observation à des milieux plus circonscrits, comme le milieu festif par exemple, les prévalences sont plus élevées. Mais on ne dispose pas de données quantitatives régionales sur ces milieux. On ne peut que se référer à des estimations nationales ou européennes qui montrent une plus forte concentration numérique des consommateurs d'héroïne, de cocaïne ou de drogues de synthèse en milieu festif.

Expérimentation de substances illicites autres que le cannabis à 17 ans en 2011 et 2008 (%)

	Lorraine 2011			Lorraine 2008			Lorraine G + F	France métropolitaine		
	G	F	G + F	G	F	G + F	Évol ¹ 11-08	G + F 2011	G + F 2008	Évol ¹ 11-08
Poppers	8	6	7	10	10	10	*	9,0	13,7	***
Ecstasy	3	2	2	3	1	2	ns	1,9	2,9	ns
Cocaïne	3	3	3	3	2	2	ns	3,0	3,2	ns
Héroïne	1	1	1	2	2	1	ns	0,9	1,1	ns
LSD	3	1	2	nd	nd	1	**	1,3	1,2	ns

Source : OFDT, ESCAPAD.

L'expérimentation désigne le fait de déclarer avoir déjà pris le produit au cours de sa vie, quel que soit le nombre de consommations. L'usage régulier désigne le fait de déclarer avoir pris au moins dix fois le produit au cours des trente derniers jours.

La colonne Evol 11-08 indique le résultat du test du Khi2 entre 2008 et 2011 pour les données concernant les garçons et les filles. *, ** et *** signifient que la différence observée est significative respectivement au seuil de .05, .01 et .001.

"ns" signifie que la différence observée n'est pas significative.

La Lorraine, une région marquée par les consommations problématiques d'héroïne et de cocaïne chez les jeunes adultes

Si le constat peut paraître « rassurant » lorsqu'on observe la consommation de produits psychoactifs chez les adolescents lorrains, il n'en va plus de même dès lors qu'on observe l'usage d'héroïne et de cocaïne chez les personnes de 18 ans ou plus. La Lorraine apparaît alors comme une des régions françaises les plus touchées par ces pratiques.

Le nombre annuel d'infractions à la législation sur les stupéfiants (ILS) pour 100 000 personnes âgées de 15 à 39 ans est, depuis longtemps, plus élevé en Lorraine que dans l'ensemble de la France métropolitaine pour l'usage simple d'héroïne, cocaïne et ecstasy. La situation frontalière de la région explique pour partie ce phénomène. Il en va autrement pour les ILS pour usage simple de cannabis où le taux d'infractions lorrain est fortement inférieur aux taux français en 2009.

Les données émanant des organes de répression (police, gendarmerie, douanes), centralisées et publiées par l'OCRTIS (Office central pour la répression du trafic illicite de stupéfiants), si elles informent avec fiabilité sur l'activité de ces organismes dans le domaine des stupéfiants, n'ont qu'une valeur limitée pour apprécier l'évolution des consommations dans la mesure où ce qu'on observe est la résultante de deux phénomènes : le comportement des consommateurs de drogues et celui des organismes de répression. Il s'agit donc d'une statistique d'activité, laquelle cumule la dynamique du phénomène et celle de l'organisme qui l'établit. Les données présentent néanmoins un intérêt dans la mesure où elles permettent de comparer les départements lorrains au reste de la France.

Depuis 2010, la redéfinition et la refonte du système d'information de l'OCRTIS ne permet pas de disposer provisoirement de données départementales postérieures à 2009. On est donc obligé de se contenter de ces statistiques qui ont déjà été analysées dans les rapports antérieurs du site Trend de Metz. On se limitera, cette fois-ci, à une synthèse de ces données en renvoyant les lecteurs intéressés aux rapports précédents.

Les statistiques de l'Office Central de Répression du Trafic Illicite de Stupéfiants (OCRTIS) montrent que la Meurthe-et-Moselle et la Meuse se situent parmi les deux premiers départements français pour les interpellations pour usage simple d'héroïne en 2009 pour 100 000 habitants âgés de 18 à 39 ans, juste devant la Haute-Marne et les Vosges.

Taux d'interpellation pour usage simple d'un produit illicite pour 100 000 habitants en 2009

Départements	Héroïne (18-39 ans)	Cannabis (15-39 ans)	Cocaïne (18-39 ans)
Meurthe-et-Moselle	305 (1)	456 (52)	14 (31)
Meuse	228 (2)	559 (29)	14 (31)
Moselle	108 (12)	410 (65)	58 (4)
Vosges	191 (4)	451 (54)	5 (77)
Lorraine	195	443	32
France métropolitaine	40	606	21

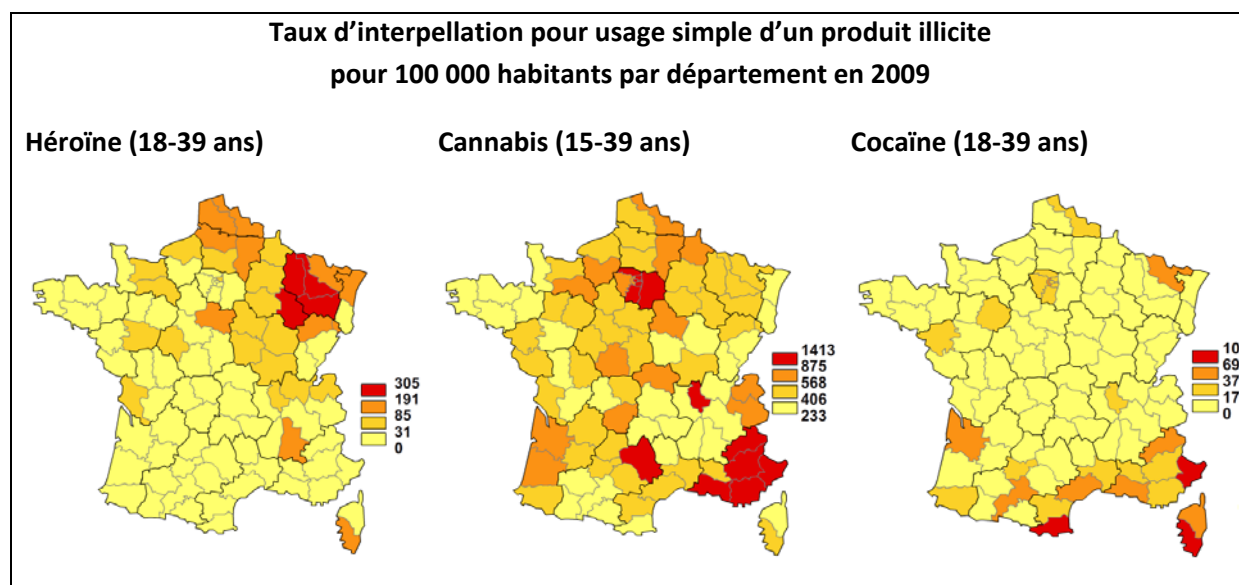
Source : OCRTIS

Les nombres entre parenthèse indiquent le classement du département sur l'ensemble des départements de la France métropolitaine, par ordre décroissant d'importance relative.

Le tableau précédent, comme les cartes qui suivent, montre combien la Lorraine est touchée par l'offre et l'usage d'héroïne. Le tableau indique également les données pour la Haute-Marne, département voisin de la Meuse, mais concernée dans des proportions pratiquement identiques, sauf pour la cocaïne. Ce qui montre que la géographie des drogues illicites ne peut pas être systématiquement superposée sur celle des espaces administratifs où se mettent en œuvre les politiques publiques.

Les interpellations pour usage simple de cannabis pour 100 000 habitants de 15-39 ans ne placent pas la Lorraine dans les tout premiers rangs des départements français.

La consommation de cocaïne est relativement moins à l'origine d'interpellations pour infraction à la législation sur les stupéfiants en Meuse. L'usage de ce produit caractérise davantage la Moselle qui est en 4^{ème} position des départements français pour les ILS. Le constat meusien actuel ne préjuge cependant en rien du possible développement de l'usage de ce produit dans le département où son prix à l'achat a baissé.



Source : OCRTIS

Les cartes ci-dessus montrent de manière explicite que, pour l'héroïne, la Meuse se situe, avec trois départements voisins, dans un espace particulièrement touché. Le facteur explicatif le plus fréquemment avancé est celui de la proximité de cet espace par rapport à la Belgique et plus particulièrement des Pays-Bas où de nombreux trafiquants se rendent régulièrement pour s'approvisionner. Le caractère frontalier de la Meuse peut laisser supposer qu'une partie des infractions à la législation sur les stupéfiants pour usage de produit illicite concernerait des gens non résidents en Meuse, dans la mesure où les ILS sont comptabilisées en fonction du lieu de constatation et non pas du lieu de résidence des personnes interpellées. Dans ce cas, la Meuse serait davantage un espace de transit de l'héroïne et moins un lieu de consommation. Mais d'après les témoignages des gendarmes et policiers participant aux groupes de travail, ce biais d'observation, s'il existe, n'intervient qu'à la marge du phénomène observé. En effet, d'après leurs constats, les ILS enregistrées concernent principalement des résidents meusiens.

Il n'y a pas systématiquement de relation entre le nombre d'interpellations et le nombre des consommateurs. La forte prévalence des ILS pour usage d'héroïne, et dans une moindre mesure pour le cannabis, est aussi à mettre en relation avec l'activité même des forces de l'ordre dans un département rural. Or, on peut faire l'hypothèse que dans un département à faible densité démographique, où comme on dit schématiquement « tout le monde se connaît », les comportements délictueux de consommation de produits illicites sont davantage visibles que dans les espaces urbains à forte concentration de population. Si cette hypothèse s'avérait exacte, elle aurait une incidence sur les statistiques des ILS. Toujours est-il que l'information apportée par ces statistiques montre que l'offre et la disponibilité de l'héroïne se sont accrues en Meuse.

Subutex® : La Moselle reste en tête des départements pour la vente

La Moselle est, depuis 2007, le premier département français pour l'importance du nombre de boîtes de Subutex® vendues pour 100 habitants âgés de 20 à 39 ans. En équivalents de boîtes de 7 comprimés dosés à 8 mg, on en dénombre 173 543 de vendues en Moselle en 2010. Pour cette année-là, on enregistre une moyenne de 63,9 boîtes de Subutex® de vendues pour 100 habitants de 20 à 39 ans en Moselle, contre 42,9 dans les Vosges, 39,9 en Meurthe-et-Moselle et 29,4 en Meuse.

La plus forte vente mosellane de ce produit doit toutefois être mise en relation avec celle de la Méthadone, autre produit de substitution. Encore que cette comparaison doit être menée avec précaution et en connaissant ses limites. En effet, les données disponibles à l'échelle départementale pour la vente de Méthadone ne portent que sur les quantités délivrées par les pharmacies de ville. Or tous les CSAPA (Centres de soins d'accompagnement et de prévention en addictologie, anciennement CSST) ne s'approvisionnent pas dans une officine de pharmacie. Ceux qui relèvent d'un service hospitalier, tout comme les hôpitaux, se fournissent auprès des pharmacies centrales des établissements de santé qui ne sont pas comprises dans ces statistiques. Nonobstant ce biais, on constate que la vente de Méthadone en pharmacie de ville est plus importante en Meurthe-et-Moselle et dans les Vosges qu'en Moselle pour 100 habitants de 20 à 39 ans.

Vente de Subutex® en pharmacie de ville (équivalents boîtes de 7 comprimés dosés à 8 mg) (2010)

	Meurthe&Mos.	Meuse	Moselle	Vosges	Lorraine	France
Nombre de milliers de boîtes vendues	80	14	174	37	334	4 200
Nombre de boîtes vendues pour 100 habitants de 20 à 39 ans	39,9	29,4	63,9	42,9	50,4	24,2
Rang / France métro.	12	11	1	9	2	-

Sources : InVS, SIAMOIS, OFDT Le Subutex® est vendu sous différents conditionnements. Pour éviter de fournir des chiffres pour chacun des conditionnements l'ensemble des quantités vendues est exprimé en nombre de boîtes "théoriques" de 7 comprimés dosés à 8 mg. Il ne s'agit pas du nombre de personnes à qui ces traitements ont été prescrits.

Vente de Méthadone en pharmacie de ville (équivalents flacons de 60 mg) (2010)

	Meurthe&Mos.	Meuse	Moselle	Vosges	Lorraine	France
Nombre de milliers de flacons vendus	308	53	205	144	710	7 666
Nombre de flacons vendus pour 100 habitants de 20 à 39 ans	154,5	113,9	75,5	168,0	117,8	46,2
Rang / France métro.	7	12	22	3	1	-

Sources : InVS, SIAMOIS, OFDT (ODICER)

Il s'agit ici des quantités de méthadone délivrées par les pharmacies de ville, qui correspondent principalement aux prescriptions des médecins de ville. Seule une partie des prescriptions de méthadone faites par les médecins exerçant dans un centre de soins d'accompagnement et de prévention en addictologie (CSAPA ex CSST) est délivrée en pharmacie de ville. Le reste, ainsi que toutes les quantités prescrites dans les établissements hospitaliers sont délivrées par les pharmacies centrales des hôpitaux. Ces quantités fournies par les pharmacies centrales des hôpitaux ne sont pas comprises dans les chiffres fournis dans les fiches départementales de l'OFDT (ODICER). Ces chiffres ne correspondant donc pas à la totalité des quantités de méthadone délivrées dans un département ou une région. (Source : OFDT – ODICER [*Observation des drogues pour l'information sur les comportements en régions*]¹)

Les Vosges : Premier département de France pour la vente de Stéribox®

La Lorraine est la région française où le vente de Stéribox®² par habitant de 20 à 39 ans est la plus importante (36,3 pour 100 personnes de 20 à 39 ans). C'est le département des Vosges qui se situe au premier rang des départements français avec 52,6 kits de vendus pour 100 personnes de l'âge pris en compte. Il est suivi de la Meurthe-et-Moselle qui se situe en seconde position (40,7 kits). La Moselle (28,3) est placée en huitième position.

¹ <http://odicer.ofdt.fr/>

² En France, la délivrance des seringues et aiguilles, libre avant 1972, est modifiée par le décret n° 72-200 du 13 mars 1972 réglementant le commerce et l'importation des seringues et des aiguilles destinées aux injections parentérales. Les seringues ne peuvent être mises en vente au public que dans les pharmacies et uniquement sur présentation d'une ordonnance aux personnes majeures pouvant justifier de leur identité. Le décret n° 87-328 du 13 mai 1987 autorise la vente libre de seringues en officine qui peuvent alors être vendues à l'unité sans prescription. L'accès aux mineurs demeure interdit, en dehors de la prescription sur ordonnance. En 1990, les premiers programmes pilotes d'échange de seringues sont mis en place, mais ils continuent à se développer, hors cadre réglementaire, puisque la vente des seringues demeure strictement réservée aux officines. En 1995, un décret permet à certaines associations de délivrer gratuitement des seringues stériles, dans des conditions définies par un arrêté ministériel. Parallèlement aux programmes d'échange de seringues développés par certaines associations, un travail de sensibilisation auprès des pharmaciens se met en place. C'est ainsi qu'est créée une trousse de prévention, baptisée « Stéribox® », vendue à prix réduit en pharmacie depuis 1995.

Vente de Stéribox® en pharmacie de ville (2009)

	Meurthe&Mos.	Meuse	Moselle	Vosges	Lorraine	France
Nombre de Stéribox® vendus	75 822	11 542	65 183	38 553	220 706	2 224 042
Nombre de Stéribox® vendus pour 100 habitants de 20 à 39 ans	40,7	31,7	25,6	52,6	36,3	14,2
Rang / France métr.	3	5	11	1	1	-

Sources : InVS, SIAMOIS, OFDT (ODICER)

Stéribox® : trousse de prévention contenant 2 seringues 1 ml Beckton Dickinson, 1 flacon d'eau stérile, 1 tampon alcoolisé, 1 préservatif et des messages de prévention ; jusqu'en oct-nov 1999. Stéribox II® à partir d'octobre 99 : 2 seringues 1ml Beckton Dickinson, 1 flacons eau stérile, 1 tampon alcoolisé, 1 préservatif + message prévention ; 2 stericups (récipient + filtre stérile).

Limites : les seringues vendues en pharmacie représentent entre 80 et 90% de l'offre totale de seringues. Les programmes d'échange de seringues en distribuent entre 10% et 20% selon des estimations réalisées en 1996. Bonne qualité et fiabilité des données pour la vente des seringues en pharmacie. Par contre le nombre de seringues distribuées dans les programmes d'échange de seringues n'a pas été ré-estimé depuis plusieurs années. (Source : OFDT (ODICER))

La situation problématique des départements lorrains pour l'héroïne, la cocaïne et les drogues de synthèse

Les indicateurs mobilisables pour caractériser la consommation de drogues à consommation illicite, hors cannabis, placent tous la Lorraine parmi les régions françaises les plus touchées. On observe certes des variations en fonction de tel ou tel département, mais dans l'ensemble le faisceau d'indicateurs montre combien la question de l'usage de drogues est prépondérante dans notre région. Il y a convergence des indicateurs issus des statistiques d'activité des services concernés par les drogues illicites. En résumé, les données de l'OCRTIS montrent que la Lorraine est davantage touchée que les autres régions pour le nombre d'interpellations par rapport à la population de 18-39 ans pour usage d'héroïne et de cocaïne. Les statistiques sur les ventes en officine de pharmacie placent également des départements lorrains, si ce n'est toute la région, parmi les tout premiers pour la vente de Subutex®, de méthadone et de Stéribox®. Or l'achat de ces produits est directement lié à la consommation d'opiacés dans une logique de traitement de substitution pour les médicaments ou de réduction des risques pour les outils d'injection.

D'autres indicateurs confirment cette convergence. Les enquêtes ENA-CAARUD de l'OFDT de 2008 et de 2010 montrent que le public lorrain des Centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour usagers de drogues est davantage consommateur d'héroïne et de cocaïne que celui fréquentant les autres centres de ce type en France (voir plus loin le chapitre consacré aux usagers des structures « Bas Seuil » p. 31).

La Lorraine présente donc un double visage selon les grandes catégories d'âge de la population que l'on prend en compte. Pour les jeunes de moins de 18 ans, tous les indicateurs montrent que la Lorraine présente une consommation moindre d'alcool et de drogues illicites que d'autres régions françaises ou que la moyenne nationale. Par contre, dès lors qu'on observe les comportements des 18 – 39 ans, le constat s'inverse : la Lorraine est alors une des régions de France les plus touchées par la consommation problématique d'héroïne, de cocaïne et de drogues de synthèse.

Les usagers de produits illicites au sein des espaces observés

L'évolution de la scène festive

Comme ailleurs, la scène festive lorraine n'est pas figée et change chaque année au gré d'événements culturels, commerciaux, répressifs, réglementaires. Cela fait déjà quelque temps que le mouvement des free-parties dans la région a subi une baisse sensible pour ne connaître que de rares manifestations épisodiques.

En 2010, le département des Vosges semblait se tenir à l'écart de cette tendance. Les free-parties y étaient plus nombreuses et quasi régulières. On avait certes repéré une évolution du public vosgien fréquentant ces manifestations en constatant qu'il se démarquait de plus en plus des habitués des regroupements festifs alternatifs. En 2011, cette évolution s'est également poursuivie dans les Vosges où les free-parties se font nettement plus rares. Et là où une pratique festive régulière se maintient, elle a complètement changé de nature. On ne parle plus de sound-systems, mais d'associations organisatrices et le public ne présente plus aucun signe extérieur qui pouvait le caractériser d'emblée comme un teuffeur.

Pour expliquer ce changement de la scène festive vosgienne, les organisateurs évoquent les opérations fréquentes des forces de l'ordre qui en 2010 et 2011 sont intervenues de manière systématique dans le moindre rassemblement festif de type free-party avec mise en demeure de cesser la manifestation et menace de confiscation du matériel de son. En réaction, les sound-systems se sont rapprochés des associations de prévention des addictions avec qui ils ont noué des partenariats. Ce rapprochement tactique a pour objectif d'améliorer leur image auprès des forces de l'ordre et de signifier qu'ils ne cautionnent pas les pratiques de vente et d'usage de drogues pendant les rassemblements festifs qu'ils organisaient. Mais, au-delà de cette coopération, c'est à l'aboutissement d'une transformation complète de ce qui restait des free-parties vosgiennes qu'on assiste : instauration d'une billetterie, déclaration à la SACEM, contrats d'engagement pour les artistes, buvette, etc.

Le dernier bastion géographique des free-parties régulières ayant été phagocyté par la logique commerciale de l'organisation de fêtes, il ne faut pas pour autant en conclure à une absence complète de ce genre de rassemblement en Lorraine. Des free-parties existent toujours, plus rares qu'auparavant et où le plaisir du désir d'y participer et de trouver le bon endroit prime quelquefois sur la réalisation même de la fête.

Le public des free-parties semble aujourd'hui se limiter à un noyau dur d'inconditionnels, il s'agit le plus souvent des fondateurs locaux de cette épopée, et d'une nouvelle génération avide de vivre des sensations et des histoires souvent mythifiées par leurs aînés. La plaisir commence avec la recherche d'un lieu de teuf sur le modèle du jeu de piste.

« En ce samedi soir, notre groupe de cinq messins décide d'assister à une free-party en Moselle. C'est un choix de principe, car les annulations de ces fêtes ou leur délocalisation de dernière minute sont fréquentes dans notre département en raison du jeu « du chat et de la souris » entre les organisateurs et la gendarmerie locale.

On se retrouve donc vers 20 h dans l'appartement de l'un d'entre nous. On commence à se renseigner sur le lieu précis de la teuf. Mais il faut attendre, l'information sur sa localisation ne sera débloquée que vers 21 heures. Finalement trois informations nous parviennent sur trois teufs différentes. On compare les qualités attendues des trois fêtes proposées à partir des informations dont nous disposons. Deux d'entre elles sont rejetées, dans un cas en raison du type de musique diffusée (hard-core), dans l'autre parce que le sound-system n'est pas très connu. La teuf finalement choisie est organisée en Meuse. L'info-line est réalisée par message téléphonique, mais il est difficilement compréhensible. On comprend quand même que c'est vers Commercy qu'il faut aller.

Nous arrivons aux abords du site vers minuit et demi, sans pour autant arriver à localiser avec précision le lieu précis de la fête. On se recontacte sur l'info-line téléphonique, mais sans succès : le message n'a pas changé. À force de tourner en rond, on rencontre trois autres voitures dont les passagers sont dans la même excitation de recherche que nous. On décide alors de faire front commun. L'obstination est finalement récompensée. Après plus d'une demi-heure de recherche, nous rencontrons une personne qui est informée du lieu et qui connaît la route pour s'y rendre. Nous la suivons et, dix minutes plus tard, nous arrivons enfin vers la fête recherchée et tant attendue. Il est alors 1 h 30 du matin et nous sommes contents.

Environ 80 personnes sont présentes sur la teuf au moment où nous arrivons. On a compté 25 voitures au total. Elles sont immatriculées dans les quatre départements lorrains, avec l'une ou l'autre en Alsace. Le flux sera de 150 personnes tout au long de la nuit.

Le public est essentiellement composé d'habitues du milieu, de connaissances, d'amis du sound system. La moyenne d'âge se situe aux alentours des 25 ans, avec une dispersion allant de 19 à 35 ans. La moyenne d'âge demeure plus élevée qu'à l'accoutumée, sans doute parce que ce sound-system a une certaine expérience, un public assez clairement identifié, et que leur communication se fait par le biais de leur réseau de connaissances uniquement, sans aucune autre médiatisation. L'absence de très jeunes et de néophytes, confère une tonalité générale beaucoup plus mesurée qu'habituellement au niveau de la consommation de produits addictifs. Les novices prennent en effet plutôt de tout et n'importe quoi, sans même essayer d'anticiper les effets qu'ils gèrent avec plus ou moins de difficultés. Ce n'était pas le cas pour cette soirée-là » [rapport d'observation ethnographique].

À côté de ces free-parties que des sound-systems continuent d'organiser de manière épisodique, il faut signaler des regroupements plus réguliers mais moins organisés. C'est le cas, par exemple, à Metz, avec les fêtes improvisées au Mont Saint-Quentin rassemblant de 50 à 100 personnes, selon les soirs, sans grands moyens d'organisation et où les lecteurs de cd des voitures et leur sonorisation tiennent lieu de sound-systems de fortune mais satisfaisants. Plus rarement, tel ou tel sound-system de la région propose une fête plus organisée sur ce site.

Le Saint-Quentin est un mont de 358 m dominant Metz et la vallée de la Moselle. Lieu chargé d'histoire, il tient une place symbolique dans l'identité de l'agglomération messine. C'est aussi un lieu fortifié avec des équipements militaires désaffectés et abandonnés depuis longtemps. La moitié du site est classée en réserve naturelle qui accueille en permanence de nombreux randonneurs, promeneurs, curieux et, la nuit tombée, d'amateurs de musique techno. Les friches militaires ne sont pas toujours sécurisées. En novembre 2011, une fête organisée à proximité d'un des deux forts du

Mont Saint-Quentin a été marquée par la chute accidentelle de plusieurs mètres d'une des participantes dans les ruines du bâtiment militaire.

Face à la réduction de l'offre de manifestations festives de type free-parties, les soirées privées rencontrent un succès grandissant. Elles rassemblent de 10 à 15 personnes, le plus souvent cooptées en fonction de leur goût commun pour un type de musique. Trois composantes principales structurent ce genre de rencontre : la musique, l'alcool et les drogues illicites. Les extraits d'une note d'observation rapportés ci-dessous permettent de rendre compte de ce type de regroupement festif et amical.

« Pour une soirée privée, nous étions environ une douzaine de personnes, dont deux filles. Tous les participants étaient des amateurs de Métal extrême (Speed, Thrash, Death, Black, Heavy). Dans les milieux du Métal extrême, il n'est pas étonnant de trouver de la drogue. La mentalité de la soirée se veut assez brutale. Il faut tenir toute la nuit, il faut s'amuser le plus possible, sans penser aux conséquences, sans penser à la fin de la nuit, il faut tenir.

Au début de la soirée, vers 20 h 00 ou 20 h 30, tous les invités ne sont pas encore arrivés. On démarre avec de l'alcool, de la musique, on parle, on se met à jour sur les concerts, comment on va y aller, avec qui, etc ... C'est plus tard, vers minuit, qu'un ami et moi-même décidons de tester la cocaïne que nous avons achetée en fin d'après-midi auprès d'un dealer de notre connaissance dans un quartier de la banlieue de Metz. Le produit est pris en trace. On n'envisage pas d'injection durant cette soirée. À hauteur de 100 euros le gramme, nous espérions avoir l'effet recherché, nous l'avons eu. Euphorie, envie de parler, le pouls ne s'accélérait pas trop, bref, impeccable sur ce coup. Durant une bonne heure nous épuisons le peu que nous avons acheté.

D'autres participants ont également consommé de la cocaïne, obtenue à un prix moins élevé que la nôtre dans le même quartier d'approvisionnement. Beaucoup d'entre nous prendront cette nuit-là de la cocaïne, de l'alcool et de la résine de cannabis. Même ceux qui habituellement n'en prennent pas furent ce soir là entraînés, sans doute, par l'enthousiasme général et l'envie de découvrir, de rester éveillés et de profiter de la soirée jusqu'au bout.

Tout se passe bien, mais au bout d'un moment, les réserves s'amenuisent, et il est temps de savoir avec quels produits nous allons gérer les « descentes » et les états de nervosité qui s'installent dès que le produit n'agit presque plus. Si l'alcool coulait à flot, ce n'était pas pour nous le meilleur moyen d'accéder à un nouvel état, nous avons opté pour le cannabis. Sous forme de shit, c'est une barrette d'une bonne trentaine de gramme qui fut à moitié consommée ce soir-là.

Sur fond de Thrash Métal, d'alcool et de cannabis, tout se déroule parfaitement bien pour nous, et ce jusqu'à 06h30, 07h00 le lendemain, heure à laquelle celui qui nous a reçu, à tout de même décidé de s'octroyer quelques heures de sommeil. Les derniers présents dorment sur place, ou repartent, en bus. Personne ne prendra sa voiture pour rentrer, ce qui vaut sans doute mieux.

Les quantités de produits consommés furent importantes. Divisées par le nombre que nous étions, cela était somme toute assez sobre, juste de quoi tenir une soirée. Il n'est pas rare que des centaines d'euros mis bout-à-bout par des participants soient consommées au cours d'une même nuit. Sur les douze personnes présentes, la moitié a pris de la coke ce soir-là et, parmi elles, cinq sont consommatrices quotidiennes. Tout les participants ont consommé de l'alcool, dans une recherche de convivialité. Le cannabis a concerné plus de la moitié des participants à la soirée. » [témoignage d'un consommateur].

Les festivals et manifestations culturelles

La scène festive locale comprend également quelques festivals annuels. On en compte environ une dizaine en Lorraine. Au départ la plupart de ces manifestations étaient d'origine associative, aujourd'hui les initiatives de sociétés commerciales occupent également ce créneau de l'activité culturelle. L'un des plus connus est organisé en plein air pour le week-end de l'Ascension dans le sud-ouest de la Meurthe-et-Moselle, à proximité de la Meuse et des Vosges. Il s'agit du festival du Jardin de Michel (anciennement « Au fond du Jardin du Michel ») organisé à Bulligny. Il accueille des artistes français et internationaux aux styles variés (rock, reggae, électro, etc.). Le JDM est intégré dans un projet global de diffusion et de création culturelles en milieu rural porté notamment par la Société Coopérative d'Intérêts Collectifs (SCIC) Turbul'ance fédérant les membres fondateurs, des bénévoles, des collectivités territoriales, des entreprises, des associations locales, etc.

En 2011, le festival JDM a accueilli 22 000 festivaliers au cours des trois jours, soit 7 000 de plus que l'année précédente. Une partie du public extérieur au département est hébergée sur place en camping. La notoriété de ce festival dépasse largement les frontières lorraines pour attirer un public venu d'un peu partout en France. L'accès au terrain des spectacles et au camping est encadré par la gendarmerie qui effectue, de manière plus ou moins aléatoire, des tests d'alcoolémie et de dépistage de l'usage illicite de drogues.

Ce genre de festival s'organise le plus souvent autour de plusieurs espaces différents, celui de la musique à proprement dit et celui, plus périphérique, mais partie intégrante de la fête, de l'hébergement et de la vie avant et après la musique pour les festivaliers originaires d'autres régions. Cette année, la partie hébergement était composée d'un camping officiel gratuit et de deux autres officieux et sauvages. Le camping officiel était animé par une association culturelle messine qui proposait des jeux, des animations et de petits concerts.

Dans l'exemple du JDM, l'espace de la scène musicale est nettement moins touché par l'usage de drogues illicites que l'espace de repos et de camping, si l'on met à part la consommation de cannabis qui, avec l'alcool, touche une partie importante du public qui vient à la fête avec ses propres provisions. Il en va différemment sur les aires annexes du festival où s'organisent les préparations (before) et les suivis (after) de la fête. Les entretiens menés sur place avec les festivaliers illustrent une certaine ambiguïté des propos dans la mesure où la distinction n'est pas faite entre les différents espaces qui composent le festival. On évoque une forte consommation de produits psychoactifs, mais on oublie de préciser l'espace où cela se passe, ce qui renvoie d'emblée au festival JDM dans son ensemble. Quelques-uns sont plus perspicaces et précisent que le survol de la fête par un hélicoptère de la gendarmerie et la densité des contrôles des forces de l'ordre avant l'accès et à la sortie du festival dissuadent la consommation de drogues illicites sur l'espace festif à proprement dit.

Il en va tout autrement pour les espaces de vie et d'hébergement. On pouvait y trouver de l'herbe de cannabis (15 euros le g), des trip (15 euros la goutte), de la cocaïne, du speed, des champignons hallucinogènes, de la MDMA, de la ritalin. L'héroïne n'est pas signalée par les observateurs. L'offre de drogues n'était pas plus diversifiée que les années passées, mais les festivaliers ont trouvé que l'accessibilité des produits était plus facile en 2011 par rapport à 2010 : *« cette année c'était plus direct, des mecs venaient me voir et me proposaient ouvertement des produits. L'an dernier j'étais obligé de chercher. Maintenant, tout cela n'est peut-être que subjectif et que cette fois-ci, par un heureux hasard, je me suis installé dans la partie du camping investie par les dealers » [un festivalier].*

L'année 2011 aura vu également le déploiement près de Metz d'un tout nouveau festival consacré au Havy Métal organisé dans le cadre de Sonisphere Festival. Il s'agit d'un festival itinérant de rock et de métal qui se déroule chaque année de juin à août à travers l'Europe (Pologne, République Tchèque, Grèce, Turquie, Italie, Espagne, Suisse, Royaume Uni, Finlande, Suède et France pour l'édition 2011). Ces manifestations d'envergure sont pilotées par une société commerciale « Kilimanjaro Live », l'un des producteurs de concerts, tournées et festivals les plus importants au Royaume Uni. Le concept développé par cette société repose sur l'idée d'un festival accessible aux masses et ouvert aux innovations technologiques les plus récentes.

En 2011, Kilimanjaro Live a choisi le complexe thermal et touristique d'Amnéville, près de Metz, pour proposer une étape française de Sonisphere Festival. 41 000 métalleux débarqués de toute l'Europe ont déferlé pendant deux jours, 8 et 9 juillet, sur Amnéville (lieu de la fête) avec des retombées appréciées par les commerçants de Metz. Les organisateurs étaient très vigilants sur le deal éventuel de drogues illicites, même si les métalleux de ces rassemblements de masse ne semblent pas spécialement portés sur ce type de consommation. Par contre, l'alcool coulait à flot et personne ne s'en cachait. C'était même un argument publicitaire avec une annonce officielle de 250 000 litres de bière prévus pour 40 000 personnes, soit plus de 6 litres en moyenne par spectateur. Même les effets d'image de cette invitation indirecte à connotation alcoolique étaient gérés par le service de communication du festival. Sonisphere a largement communiqué sur le fait que « zéro coma éthylique » a été constaté tout au long des deux jours et que « *depuis quarante-huit heures, des interventions pour malaises alcooliques sont comptées par les secours sur les doigts d'une main. Faut croire que les métalleux ne sont pas adeptes du binge drinking, l'alcoolisation rapide et décérébrante* » [quotidien local, à partir d'un communiqué de presse des organisateurs du festival].

À l'instar d'autres grandes villes françaises, Metz développe depuis quelques années une politique culturelle destinée d'abord à renforcer une image positive de l'agglomération et à accroître son attractivité touristique. C'est en ce sens que la mairie a copié, en 2008, le concept de Nuit Blanche tel qu'il a été inventé à Paris en 2002. Metz a donc organisé la quatrième édition de cette manifestation le 30 septembre 2011 et qui a attiré 130 000 personnes¹ venues de toute la Lorraine et des régions ou pays voisins, selon les sources officielles. Cette manifestation artistique est officiellement présentée chaque année comme un « *centre d'art éphémère et comme l'événement majeur et fédérateur régional autour de la création contemporaine* ». Mais c'est aussi une occasion pour de nombreux jeunes qui investissent cette nuit et cet espace pour faire la fête, loin de toute préoccupation culturelle. C'est le cas aussi avec la Fête de la Musique. Les Nuits blanches de Metz connaissent des débordements et des incidents violents remarquables liés à une consommation excessive d'alcool. C'est pourquoi un doute a pu planer sur la pérennité de la manifestation messine remise en cause par une partie des messins. Mais, même si elle a hésité un moment, le maire n'a pas donné suite à cette éventualité d'arrêter la Nuit Blanche, mais a réduit le budget municipal affecté à cette opération.

¹ Source : Ville de Metz (35 000 personnes en 2008, 70 000 en 2009 et 110 000 en 2010).

Une politique municipale de la nuit pour les discothèques et bars à musique

Cette hésitation sur la continuité de la Nuit Blanche traduit la tension que connaissent beaucoup de grandes villes entre le souhait d'avoir une animation nocturne de la cité et la gestion des nuisances que cela peut entraîner. Pour que Metz « bouge » la nuit, la municipalité et la communauté d'agglomération ont revu le plan des transports urbains, en lien avec le concessionnaire. Il est notamment prévu une ligne de bus destinée à relier toutes les discothèques de l'agglomération au centre-ville et ce pendant toutes les nuits des week-ends et jours de fête. Cette initiative est présentée comme participant à l'animation nocturne de la ville, mais aussi comme une mesure de réduction des risques liés à la conduite automobile sous l'effet d'une alcoolisation massive.

Dans le même esprit, la mission « santé publique » de la Ville de Metz a fédéré, en 2011, des acteurs institutionnels tels que la préfecture de la Moselle, l'Union Professionnelle de l'Industrie Hôtelière de la Moselle (branche discothèque) ou encore le groupement des taxis de Metz, pour engager un programme de lutte contre les comportements à risque en milieu festif.

Ce partenariat a abouti à la création du projet « Label Nuit », engageant les professionnels de la nuit qui le souhaitent, à adopter des mesures préventives dans les domaines de la santé et de la sécurité. L'objectif de ce label est de promouvoir les lieux de fêtes respectueux de la santé de leurs clients. Le label est accordé à toute discothèque qui s'engage à limiter le volume sonore, proposer des boissons non alcoolisées à prix attractifs, respecter scrupuleusement la réglementation en matière de tabagisme, proposer un local de repos avec de l'eau fraîche.

« Label Nuit » incite également les discothèques à accueillir des associations locales de prévention et à proposer des stands d'information et de prévention sur les thèmes des infections sexuellement transmissibles et des addictions (alcool, tabac, drogues illicites, médicaments psychotropes) avec possibilité de dépistage de l'imprégnation alcoolique. Les discothèques concernées s'engagent à former leur personnel à la gestion des comportements à risques (observation, conseils, incitation à la prudence...).

Les lieux de fête adhérents à « Label Nuit » sont agréés pour proposer des Chèques-Taxi à leur clientèle âgée de 18 à 25 ans pour qu'ils puissent utiliser les taxis à un tarif réduit et, par là, se déplacer en toute sécurité. Les Chèques-Taxi ont une valeur nominale de 5 euros et sont financés de la manière suivante : 2 € par les discothécaires, 1,50 € par la prévention routière (Préfecture de la Moselle), 0,5 € par le groupement des taxis et 1 € qui reste à la charge de l'utilisateur. L'utilisation de ces chèques est limitée aux vendredis et samedis de 22 h à 7 h et aux jours fériés.

En 2010, on avait pu insister sur le phénomène « skins party » qui se diffusait en Lorraine depuis 2009. Sous l'impulsion des sociétés d'événementiels, ces soirées se sont multipliées dans certaines discothèques de la région et plus particulièrement dans celles qui ciblent un public d'adolescents à la limite des 18 ans. Elles sont glorifiées par ceux qui sont à la recherche de la « démesure sans limite », mais aussi vilipendées par d'autres qui dénoncent son aspect SAD (Sexe, Alcool, Drogues). En 2011, ces soirées ont changé d'appellation pour devenir « Secret party » en faisant référence à la « Berlin Party ». L'information sur ces soirées circule par les réseaux sociaux, notamment Facebook, et sur un site dédié (<http://index.secretpartylorraine.fr/>). Le concept repose également sur un jeu sur les réseaux sociaux pour trouver le lieu et les infos à temps. Des extraits vidéo des soirées les plus courues sont diffusés par les organisateurs sur YouTube.

Voici comment les promoteurs de ces soirées présentent leurs initiatives : Avec une Secret Party de Lorraine, « *tout est permis, tout le monde est déguisé et le portefeuille reste au vestiaire. La seule soirée (avec la Berlin Party) où l'on paye à l'entrée une carte qui nous donne le droit à 50 consommations dans de gros biberons. La Secret Party c'est la soirée qui offre à chacun l'occasion d'affirmer sa personnalité sans avoir à craindre d'être jugé. La Secret Party c'est la soirée où aucun code n'est respecté, où il n'est pas nécessaire de faire bien devant le portier pour entrer et d'avoir des chaussures 100% brillantes pour avoir le droit de danser. À la Secret Party tu fais tout ce que tu veux, comme tu le veux, quand tu le veux. Il n'y a pas de règles et les masques qui ne sont pas obligatoires offrent à chacun la discrétion qu'il souhaite.* »

Pour être complet par rapport à la scène festive locale, il faut aussi rappeler la transhumance du samedi soir qui conduit des milliers de jeunes mosellans dans des discothèques luxembourgeoises ou sarroises. Ce phénomène semble toutefois s'atténuer depuis quelques mois, d'après certains témoignages des services de police chargés des contrôles d'alcoolémie de conducteurs français au moment de leur retour nocturne. Des organismes de prévention et de réduction des risques des pays frontaliers de la Grande Région se sont associés pour coordonner leurs interventions en vue d'intégrer cette dimension transfrontalière dans leur programme d'interventions¹.

Les soirées privées pour faire la fête à une quinzaine de personnes

La réduction de l'offre festive, hors pratiques commerciales, conduit à la multiplication des soirées privées à domicile où se réunissent entre dix et quinze personnes âgées le plus souvent de 25 à 35 ans. L'intimité et la convivialité de ces soirées favorisent souvent la consommation de produits psychoactifs. Même si toutes ces soirées sont très différentes l'une de l'autre, on peut s'appuyer sur le témoignage suivant pour connaître l'ambiance et l'état d'esprit qui prévaut au cours de ces rencontres.

« En juillet 2011, nous avons organisé une fête chez nous à domicile. On était environ une douzaine de personnes, avec seulement deux filles. Au commencement, vers 20 h 30, tout le monde n'est pas encore arrivé. Chacun vient quand il veut, et avec ce qu'il veut. On démarre avec de l'alcool, de la musique, on parle, on se met à jour sur les concerts du mois, comment on va y aller, avec qui... Ce n'est qu'un peu plus tard, vers minuit, qu'un ami et moi-même décidons de tester la cocaïne que nous avons achetée en fin d'après-midi dans le quartier messin où il est facile de s'en procurer. Pour ce faire, on s'est un éloigné du salon, tout en restant à la vue des autres participants. Nous aurions pu le faire devant tout le monde, cela n'aurait dérangé personne. Le produit n'était pas mauvais. On l'a consommé en trace. Aucune injection durant cette soirée pour personne. À hauteur de 100 euros le gramme, nous espérions avoir l'effet recherché, nous l'avons eu. Euphorie, envie de parler, le pouls ne s'accélérait pas trop, bref, impeccable sur ce coup. Durant une bonne heure nous épuisons le peu que nous avons acheté.

Plus tard, l'ami chez qui nous étions pour faire la fête nous demande de lui passer une petite boîte métallique posée un peu plus loin sur la table. Cette boîte contenait quelques grammes de cocaïne qui ont été versés sur un magazine. En discutant, je me rends compte que sa cocaïne était moins

¹ Il s'agit du projet MAG-Net, cofinancé par le Fonds européen de développement régional dans le cadre du programme Interreg IV A. Ce projet vise « *la promotion du bien-être et la prévention des assuétudes en milieu scolaire et festif auprès d'un public jeune et à risque* ». Il rassemble des acteurs de Belgique, de France, du Grand Duché de Luxembourg et d'Allemagne.

chère que la nôtre. C'est vrai aussi que ses relations avec les dealers sont plus anciennes que les nôtres. Pourtant, sa poudre venait du même quartier messin, mais pas forcément de la même rue. Tout change en fonction de l'endroit où l'on décide de s'en procurer.

Pour en revenir à cette soirée privée entre amis, beaucoup d'entre nous prendront cette nuit-là de la cocaïne, de l'alcool et de la résine de cannabis. Même ceux qui habituellement n'en prennent pas furent ce soir-là entraînés par, sans doute, par l'enthousiasme général, et l'envie de découvrir, de rester eux aussi éveillés et de profiter de la soirée jusqu'au bout.

Tout se passe bien, mais au bout d'un moment, les réserves s'amenuisent, et il est temps de savoir avec quels produits nous allons gérer les « descentes » et les états de nervosité, ce manque qui s'installe dès que le produit n'agit presque plus. Si l'alcool coulait à flot, ce n'était pas pour nous le meilleur moyen d'accéder à un nouvel état, nous avons donc opté pour le cannabis.

Sur fond de Trash Metal, d'alcool et de cannabis, tout se déroule parfaitement bien pour nous, et ce jusqu'à 06h30, 07h00 le lendemain, heure à laquelle celui qui nous a reçus a décidé de s'octroyer quelques heures de sommeil. Les derniers présents dorment sur place, ou repartent, en bus. Personne ne prendra sa voiture pour rentrer, ce qui vaut sans doute mieux.

Si les quantités de produits consommés furent importantes, divisées par le nombre que nous étions, cela était somme toute assez juste. Juste de quoi tenir une soirée, ou un concert. Il n'est pas rare que des centaines d'euros mis bout-à-bout par des participants soient consommées au cours d'une même nuit, et rapidement, mais d'une autre manière. Sur douze personnes, la moitié a pris de la coke ce soir-là et parmi ces six personnes, cinq sont consommatrices quotidiennes. Tous les participants ont consommé de l'alcool, dans une recherche de convivialité. Le cannabis a concerné plus de la moitié des participants à la soirée. » [témoignage d'un participant à cette soirée privée].

L'alcoolisation massive : une préoccupation constamment renouvelée des pouvoirs publics

La scène festive de type free-parties continue donc de se rétrécir en Moselle. Les amateurs de ces fêtes, mais aussi les sound-systems mosellans, investissent les opportunités plus fréquentes des départements voisins et des régions bordant la Lorraine (Alsace, Champagne-Ardenne). La police et la gendarmerie du secteur de Metz reconnaissent volontiers que les free-parties ne constituent plus pour eux une préoccupation. Elles se montrent aujourd'hui davantage attachées à la consommation d'alcool pendant les grandes manifestations publiques, comme la Nuit Blanche, ou des fêtes souvent improvisées en dernière minute, notamment dans les milieux étudiants, et dont les répercussions se traduisent en termes de sécurité routière et de santé publique. Il en va de même pour les formateurs antidrogues de la police nationale ou de la gendarmerie qui se déclarent préoccupés par « l'explosion de la consommation d'alcool » chez les adolescents auprès desquels ils interviennent.

La prise en compte de la problématique de l'alcoolisation massive pendant les manifestations festives du week-end est présente aujourd'hui dans les différents secteurs de l'action publique. Elle ne se limite pas aux organismes de prévention de l'alcoolisme, de la réduction des risques ou, plus généralement, au monde sanitaire. À Nancy, les Universités, la préfecture, la police, la protection civile, la communauté urbaine, les associations d'étudiants et différents partenaires du monde de la santé ont défini une charte de bonnes pratiques pour prévenir la consommation d'alcool au cours de soirées étudiantes et des fêtes d'intégration. Les organisateurs de fêtes sur les campus universitaires de l'agglomération doivent s'engager à respecter cette charte pour que leur manifestation soit autorisée. La même démarche est engagée à l'Université de Metz, sachant que la fusion des

différentes universités lorraines en un seul établissement public en 2012 facilite une certaine uniformisation des modalités et recommandations.

Ce souci d'une politique volontariste pour prévenir les consommations excessives d'alcool ne se limite pas aux soirées étudiantes. Les discothèques et bars des centres urbains sont également concernés. La Communauté urbaine du Grand Nancy s'appuie sur l'expérience de la charte universitaire pour l'étendre dans ses principes aux débits de boissons permanents et commerciaux. Une expérience similaire est menée à Metz en lien avec la préfecture de la Moselle, les syndicats des cafetiers, gérants de discothèques, la compagnie locale de taxis et autres professionnels de la nuit.

Les usagers des structures « Bas Seuil » et les populations observées en milieu urbain

Les cinq CAARUD (centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques) lorrains accueillent des personnes très désocialisées, en situation de grande précarité. D'une année sur l'autre, les comportements de consommation de produits stupéfiants peuvent changer d'un CAARUD à l'autre. Pour 2011, par exemple, le CAARUD de la Porte-des-Allemands à Metz signale une diminution sensible des habitudes d'injection au profit d'une augmentation des pratiques de fumette. En 2010, 41 % des usagers du CAARUD déclaraient des pratiques d'injection. Ils sont 34 % en 2011. Le sniff est resté pratiquement au même niveau d'usage (33 % contre 30 %). Par contre, l'administration d'un produit sous forme d'inhalation ou fumette a concerné 36 % des usagers en 2011 contre 26 % en 2010.

Ces données déclaratives sur les modes de consommation peuvent trouver une confirmation dans les statistiques d'activité du CAARUD messin qui enregistre une baisse sensible de la distribution de matériels de réduction des risques : Baisse de la distribution de Stéribox pour deux injections (4 680 en 2011, soit 1 920 de moins qu'en 2010), baisse de la remise des seringues à l'unité (3 630 en 2011, soit 970 de moins que l'année précédente, baisse de la distribution de Stérifilt (4 000 en 2011 contre 7 000 en 2010).

Pour s'adapter à cette évolution dans les pratiques de consommation, le CAARUD a démarré en septembre 2011 une distribution de feuilles aluminium par paquets de vingt ou de cinquante pour « Chasser le dragon » (inhalation de vapeurs d'héroïne chauffée sur du papier aluminium).

Une évolution similaire des pratiques d'inhalation est constatée au CSAPA « Les Wads ». Si les habitudes de sniff sont restées majoritaires (44 % des usagers), elles sont en baisse par rapport à 2010 (54 %). L'injection est pratiquée par 20 % des usagers, proportion similaire à celle de l'année passée. Par contre, la proportion des usagers préférant l'inhalation – fumette comme mode d'administration d'un produit a progressé de 25 % en 2010 à 36 % en 2011.

Caractéristiques principales du public des CAARUD de Lorraine (2010)

		Lorraine	Métropole	
Nombre		168	2505	
Sexe	Hommes	82,7 %	80,0 %	ns
	Femmes	17,3 %	20,0 %	ns
Âge	Moins de 25 ans	21,6 %	14,0 %	***
	25 – 34 ans	41,9 %	32,2 %	***
	35 ans ou plus	36,5 %	53,8 %	***
Moyenne d'âge		32,1	35,5	
Logement	Durable (indépendant ou chez des proches)	54,5%	48,4%	ns
	Institution ou provisoire chez des proches	19,4%	23,4%	ns
	SDF (à la rue)	20,0%	19,6%	ns
	Squat	6,1%	8,6%	ns
Origine des ressources	Prest. sociales/Ress. provenant d'un tiers	45,8%	56,1%	ns
	Revenus d'emplois et ASSEDIC	14,3%	22,0%	ns
	Autres ressources et sans revenus	18,5%	22,0%	ns
Usages récents (dernier mois)	Cannabis	54,2%	71,7%	***
	Alcool	45,8%	63,0%	***
	Opiacés	92,9%	73,7%	***
	Buprénorphine haut dosage	52,4%	39,5%	***
	Héroïne	60,1%	31,3%	***
	Méthadone	33,9%	28,1%	ns
	Sulfates de morphine	10,7%	14,9%	ns
	Codéine	7,7%	5,4%	ns
	Stimulants	54,2%	46,0%	*
	Cocaïne/Free base (achetée en poudre)	52,4%	32,8%	***
	Crack (acheté sous forme « base »)	3,6%	15,3%	***
	Amphétamine (speed)	8,9%	12,9%	ns
	MDMA, Ecstasy	8,3%	8,7%	ns
	Hallucinogènes	8,3%	16,9%	**
	LSD, acides	4,8%	7,7%	ns
	Kétamine	3,6%	6,5%	ns
Plantes et champignons hallucinogènes	6,0%	5,6%	ns	
Benzodiazépines	29,8%	28,6%	ns	

Source : ENa-CAARUD 2010 / OFDT, DGS (Exploitation Lorraine par le site Trend de Metz)

* : p<0,05 ; ** : p<0,01 ; *** : p<0,001 ns : non significatif

L'enquête ENa-CAARUD réalisée en 2010 par l'OFDT et la DGS¹ permet de repérer les différences essentielles du public des CAARUD lorrains comparés aux usagers accueillis dans le même type de structure au niveau national. L'exploitation de l'enquête nationale a porté sur 2005 usagers dont 168 Lorrains.

Le tableau précédent présente de manière synthétique les principaux résultats de l'enquête ENa-CAARUD 2010 pour la Lorraine comparée à la France métropolitaine. On ne soulignera ici que quelques différences qui caractérisent de manière significative la Lorraine par rapport aux produits consommés.

¹ Agnès Cadet-Taïrou, Magali Martinez, « Présentation en région des résultats ENa-CAARUD 2010 », Octobre 2012, OFDT

Agnès Cadet-Taïrou, « Résultats ENa-CAARUD 2010, Profils et pratiques des usagers », Tendances septembre 2012, OFDT.

Le public des CAARUD lorrains est plus jeune que celui observé au niveau national. Plus de la moitié (53,8 %) des usagers de ces structures est âgée de plus de 35 ans au niveau national contre 36,5 % en Lorraine. On n'observe guère de différence importante par rapport aux caractéristiques sociales (logement, ressources). Par contre, les différences s'affirment lorsqu'on observe les produits consommés au cours du dernier mois. Les usagers lorrains sont moins concernés par l'usage de cannabis ou d'alcool que ceux observés à l'échelon national. Par contre, les Lorrains sont davantage consommateurs d'opiacés, et plus particulièrement d'héroïne, de BHD et de méthadone. De même ils se distinguent pour l'usage de cocaïne ou de free-base en poudre qui est proportionnellement plus élevée pour le public lorrain, alors que l'échelon national se distingue pour la consommation de crack.

De nouvelles demandes de prise en charge dans les CSAPA : dépendance aux jeux et cyberdépendance

Les responsables des CSAPA lorrains signalent devoir faire face à la demande d'un nouveau public qu'ils ne rencontraient pas jusqu'à présent et qui modifie leur fonctionnement habituel. Il s'agit d'adultes dépendants aux jeux et d'adolescents ou de jeunes adultes « hyper-dépendants » aux jeux informatiques. Pour répondre à cette nouvelle demande à laquelle les CSAPA n'étaient pas habitués jusqu'à présent, les personnels se sont engagés dans des formations spécialisées sur le sujet. Mais cette évolution des motifs de recours à un CSAPA a surtout une conséquence sur la transformation des publics accueillis. Déjà le regroupement des services spécialisés pour l'alcool (CCAA) avec ceux prévus pour les drogues (CSST), par le décret du 14 mai 2007, pour former les CSAPA, avait amené une nouvelle catégorie d'usagers dans les anciens CSST, à savoir un public concerné par l'alcool. Du coup d'autres classes d'âge et d'autres catégories sociales sont apparues dans la structuration des usagers par caractéristiques sociodémographiques. Ce phénomène se poursuit aujourd'hui avec l'extension de la demande à la dépendance au jeu ou à la cyberdépendance.

Le nouveau public des CSAPA concerné par une dépendance au jeu est différencié selon la nature du jeu mis en cause. Il peut s'agir de cadres supérieurs, de professions libérales ou de retraités habitués du casino du centre thermal du nord de la Moselle, mais aussi de gens issus des catégories sociales populaires, quelquefois bénéficiaires de minima sociaux, qui ont une prédilection pour les jeux de grattage ou le Rapido (jeu instantané de la Française des Jeux installé dans des cafés avec des tirages diffusés en direct dans les points de vente toutes les 5 minutes).

Les produits psychoactifs

Les usages d'opiacés

Usage d'héroïne

La disponibilité et l'accessibilité de l'héroïne est toujours aussi importante en Lorraine, avec toutefois des évolutions par rapport aux années passées en fonction des territoires observés. En Moselle-Est, région frontalière de l'Allemagne, les usagers signalent une baisse assez récente de la disponibilité de proximité pour ce produit. Pour satisfaire l'essentiel de leur demande, ils sont aujourd'hui contraints d'aller à Metz et plus particulièrement sur le quartier emblématique des drogues de cette ville. Comment expliquer cette sorte de pénurie du produit sur le secteur de Forbach, Saint-Avold, Creutzwald ? L'hypothèse la plus fréquemment avancée porte sur la modification des réseaux de trafic d'héroïne à Sarrebruck, grande agglomération allemande immédiatement de l'autre côté de la frontière. Les petits revendeurs et consommateurs de l'Est Mosellan avaient l'habitude de s'approvisionner dans la capitale sarroise qui est en même temps le centre économique et culturel de cette partie de la Moselle. Mais, d'après les témoignages recueillis auprès des usagers français, le trafic d'héroïne sarrois serait aujourd'hui tenu par une « mafia russe » aux pratiques plus radicales que celles des dealers plus traditionnels d'un passé récent. Une méfiance se serait donc installée du côté des usagers frontaliers de Moselle qui préfèrent aller rechercher le produit désiré à Metz, ville où le trafic leur paraît moins risqué.

En Lorraine du Sud (Nancy, Vosges et Sud-Meusien), l'héroïne est décrite comme très accessible, « *presque plus facilement que le cannabis* ». Cela fait plusieurs années déjà que la Meurthe-et-Moselle apparaît comme une tête de pont du trafic régional d'héroïne. La situation frontalière de la région facilite la circulation du produit depuis la Belgique et les Pays-Bas. Et, tout récemment, après deux années d'étroite collaboration, les efforts concertés des polices françaises, belges et néerlandaises sont venus à bout d'un important réseau de trafiquants d'héroïne qui avaient, selon la presse locale, « *bâti une véritable organisation criminelle calquée sur celle d'une centrale d'achat* ».

La police judiciaire nancéienne avait remarqué en 2010 que les dealers locaux utilisaient tous le même numéro de téléphone pour passer commande. Ce « numéro d'or » mettait en relation avec une sorte de centrale d'achat basée en Hollande. Les lieux de livraison se situaient le long de l'autoroute 411 qui relie Luxembourg à Bruxelles et Anvers. L'héroïne ainsi distribuée irriguait le quart Nord-est de la France et plus particulièrement le sud de la Lorraine. D'après les informations données par la PJ de Nancy, ce réseau européen aurait écoulé une bonne vingtaine de kilos par mois.

Les quatre départements lorrains sont donc concernés par l'accentuation de la consommation d'héroïne au cours de ces six ou sept dernières années. Au-delà des statistiques sur les ILS, les observations recueillies dans le cadre du dispositif TREND montrent que c'est la Meurthe-et-Moselle qui semble le département le plus touché en Lorraine, suivi par la Meuse où la consommation d'héroïne est devenue une préoccupation affirmée et fortement affichée des pouvoirs publics et des services de santé.

L'héroïne la plus facilement disponible en Lorraine reste la brune, comme pour les années précédentes. La blanche, bien que recherchée, est rarement disponible. L'héroïne se vend à des prix différents selon les villes. À Nancy, elle peut être acquise entre 10 et 30 € le gramme, mais c'est alors

de « la com » pour reprendre l'expression des habitués qui veulent signifier par là qu'il s'agit d'une héroïne commerciale de moindre qualité. Les nancéiens peuvent trouver une poudre de meilleure qualité à 50 euros le gramme.

À Metz, le prix courant se situe autour de 50 € le g avec des variations qui se situent entre 25 et 70 €. Ce prix est un peu plus élevé que celui pratiqué en 2010. Comment expliquer ces différences de prix ? Une première explication renvoie au constat de la plus grande disponibilité du produit sur l'agglomération nancéienne, ce qui en réduirait le coût. Une autre hypothèse s'appuie sur l'étendue de la zone de diffusion du trafic. Dans ce cas, l'éloignement de la source principale de trafic du produit facilite la multiplication des intermédiaires qui veulent en tirer bénéfice. Autrement dit, plus le lieu de revente est proche de la source d'approvisionnement en gros et moins le produit est coupé car les intermédiaires sont moins nombreux. Vu ainsi, le trafic mosellan, plus proche des frontières belges et néerlandaises, subit moins d'intermédiaires et moins de coupes. Le produit est alors de meilleure concentration car moins coupé. Alors qu'à Nancy, les revendeurs sont en bout de chaîne, plus nombreux, avec un produit davantage coupé, donc moins cher et moins bon.

Les appellations utilisées par les consommateurs d'héroïne pour désigner le produit sont dans la continuité à l'identique de ce qui avait pu être constaté les années précédentes. Les désignations les plus courantes sont censées qualifier le niveau d'excellence attendue du produit, un peu comme peut le faire une marque. Lorsque les usagers parlent de « la com », ils évoquent l'héroïne la plus commune et la plus commerciale du marché. En général, les plus avertis ne l'apprécient guère car ils la suspectent d'être coupée avec de la codéine ou même qu'elle soit remplacée par cet autre opiacé¹. Sous les noms de « chmak », « brown », « rabla », « bourrin », « came », on trouve de l'héroïne brune, jugée de qualité moyenne par les usagers, coupée avec différentes substances médicamenteuses, notamment de la caféine ou du paracétamol. Lorsque les consommateurs parlent de « points noirs », ils font référence à une héroïne qu'ils considèrent de très bonne qualité. Les points noirs, visibles à l'œil nu, seraient des résidus d'opium.

Le mode d'administration varie en fonction des publics, de ses motivations et du lieu de consommation. En milieu festif, c'est surtout le sniff qui caractérise la prise d'héroïne, encore que ce ne soit pas le produit le plus consommé au cours des fêtes. La pratique de la fumette semble moins de mise lorsqu'il y a incertitude des usagers potentiels sur la concentration en héroïne du produit acheté. Mais lorsqu'il y a une certitude sur la concentration du produit, la fumette est présentée comme ayant des effets aussi rapides, mais durant moins longtemps, qu'une injection, avec un risque minoré de surdose.

Pour ceux des usagers qui pratiquent à la fois le sniff, la fumette ou l'injection, les effets comparés de ces modes d'administration ne sont pas les mêmes. L'injection présenterait une plus grande rapidité des effets comparée au sniff dont la montée est décrite comme plus douce. L'usage par inhalation nécessiterait toutefois une quantité plus importante de produit pour obtenir les effets recherchés et

¹ Cette représentation est à mettre en parallèle avec l'analyse produite par l'OFDT sur « composition de l'héroïne et connaissance des usagers » (étude déjà citée) : « Dans 8 poudres sur 10, différentes molécules intermédiaires produites lors de la fabrication d'héroïne à partir de l'opium sont identifiées. Certaines comme la 6-MAM, la codéine et la morphine possèdent des propriétés psychoactives mais sont présentes en quantité négligeable (tellement qu'elles sont en dessous du seuil de dosage). La présence de ces molécules n'induit pas, dans ces quantités, d'effet psychoactif supplémentaire. »

présenterait un risque de perforation des cloisons nasales. Selon des témoignages recueillis auprès d'usagers, le sniff d'un trait d'héroïne de 10 cm nécessite de 0,2 à 0,25 g de produit. Alors qu'avec un gramme d'héroïne on pourrait pratiquer de 2 à 4 injections intraveineuses. Pour certains, ce gramme peut même permettre jusqu'à dix injections, si « le produit utilisé est vraiment de bonne qualité ».

Les effets recherchés par la consommation d'héroïne ont été maintes fois décrits dans les précédents rapports du site TREND de Metz. On n'observe pas de variation sur ce sujet. On peut les rappeler en les synthétisant.

Les réactions attendues dépendent pour partie du mode d'administration de l'héroïne. Ceux qui en font usage par injection intraveineuse évoquent fréquemment le « flash » qu'ils ressentent au bout d'une dizaine de secondes. Ce « flash », que d'aucuns qualifient « d'orgasmique », correspond à des phénomènes physiques (tachycardie, vasodilatation périphérique, bouffées de chaleur) suivis de sensations d'euphorie, d'apaisement, de détachement et de rêve éveillé qui peuvent durer quelques heures. Mais les usagers soulignent que cette sensation de « flash » n'est ressentie que pour les toutes premières injections. Pour ceux qui sont en situation de dépendance, l'injection d'héroïne provoque un soulagement des symptômes du manque.

Dans le cas d'autres modes d'administration (sniff, fumée), les usagers parlent également des effets du produit sur leur humeur en provoquant un état d'euphorie et de plaisir qui, selon les cas, peut pallier leur angoisse ou leur mal-être (« *Ca fait planer* », « *On oublie les soucis et les problèmes de la vie quotidienne* », « *Cela procure un bien-être mental et physique, avec pour certains une augmentation de leur énergie* ».)

La consommation d'autres produits stupéfiants associés à l'héroïne est courante. Différentes associations sont observées : avec du cannabis pour prolonger l'effet de l'héroïne, après une consommation de champignons hallucinogènes, de LSD, d'ecstasies ou de cocaïne pour faciliter ou calmer la descente.

L'usage de médicaments de substitution aux opiacés

■ Buprénorphine haut dosage (Subutex®)

Les dernières statistiques disponibles sur la vente de Subutex® continuent de placer la Moselle en tête du classement français pour la vente de boîtes¹ de ce médicament de substitution pour 100 habitants âgés de 20 à 39 ans.

Le prix au marché noir d'un comprimé de 8 mg Subutex® se situe entre 2 et 5 euros. Une boîte de sept comprimés de 8 mg se vend en moyenne entre 10 et 15 euros à Metz, et entre 20 et 30 euros à Nancy. Le prix peut varier en fonction du jour de la semaine. À Nancy, où le comprimé est généralement vendu à 5 euros, le prix peut passer à 8 euros le week-end pour un usager qui ne serait pas habitué d'un réseau d'acquisition.

En Allemagne, où la prescription de Subutex® est davantage encadrée qu'en France, les prix sont nettement plus élevés. Dans la ville frontalière de Sarrebruck, le comprimé est vendu entre 25 et 35 euros. Le prix serait de 50 euros le comprimé de 8 mg à Francfort et à Berlin. Les rapports du site messin de TREND des années précédentes ont déjà souligné le trafic de Subutex® qui existe entre la

¹ En équivalent de boîtes de 7 comprimés dosés à 8 mg. Source : Siamois, Invs.

Moselle et la Sarre (Allemagne) voisine. C'est là également une des explications de l'importance quantitative des ventes de ce médicament en Moselle, comme dans d'autres départements frontaliers avec l'Allemagne (Bas-Rhin, Haut-Rhin).

L'année 2011 aura été marquée par le démantèlement et le jugement d'un trafic de Subutex® au détriment de l'assurance maladie. D'abord à Metz, où trois personnes sans-abri, bien connues des habitués d'un bureau de tabac du centre-ville pour y faire la manche à l'entrée, ont été interpellées pour trafic de Subutex®. D'après la presse locale *«la brigade des stupéfiants de la Sûreté départementale a observé des ventes de dizaines de boîtes de Subutex ou de Skenan, un dérivé de la morphine utilisé pour les patients en fin de vie. Ces deux dernières années, le trafic porte sur des milliers de boîtes refourguées, 10 ou 30 € selon le produit, par ces individus qui n'ont jamais eu à déboursier le moindre centime grâce à la Couverture maladie universelle. Le préjudice de la CPAM est estimé à 162 000 € »*.

Cet épisode judiciaire messin a mis en lumière les failles d'un système. Les trafiquants du produit ont profité et abusé de la « complaisance », maintes fois relevée à l'audience, d'une poignée de médecins du centre-ville de Metz à la signature facile. Les patients-revendeurs se présentaient jusqu'à cinq fois par semaine chez le même médecin.

L'autre affaire du même genre a été constatée à Sarreguemines, ville frontalière de la Sarre. Quatre habitants du secteur se faisaient prescrire abusivement du Subutex®. La CPAM a estimé, dans ce cas, son préjudice à plus de 64 000 euros pour 3 600 boîtes délivrées en deux ans aux quatre prévenus. Deux d'entre eux recevaient jusqu'à trois ordonnances par semaine de ce médicament de substitution, parfois du même médecin. Deux autres ont soustrait des ordonnances et les ont utilisées frauduleusement. D'après leur témoignage à l'audience du tribunal, ils ont consommé une partie des comprimés ainsi obtenus et ont utilisé l'autre pour s'acheter leurs doses de cocaïne ou d'héroïne. Les boîtes ont été revendues en France, mais aussi en Allemagne, où le produit, prescrit uniquement en milieu médical, est rare et donc plus cher, autour de 20 à 25 € la boîte.

Les modes d'administration du Subutex® hors prescription sont divers. Le CAARUD « Les Wads » à Metz indique que sa file active est composée de 55 % de consommateurs de BHD acquise au marché noir. Au CSAPA de la même structure, la proportion est moindre : 31 %. La quasi-totalité de ces usagers consomment le produit par injection. Tous les témoignages recueillis vont dans ce sens : c'est la pratique de l'injection qui domine pour les usagers de Subutex® avec une méfiance à l'égard du Sterifilt qui donne un produit translucide et incite à la représentation d'une rétention possible du produit actif dans le filtre.

Les autres modes de consommation ne sont pratiquement pas évoqués par les usagers de ce produit. L'un ou l'autre, mais guère plus, évoque des expériences de consommation de BHD en fumant un peu de poudre d'un comprimé dans une cigarette pour gérer une descente de cocaïne.

Produit facilement accessible en milieu urbain, assez souvent consommé en injection par les publics les plus marginalisés, le Subutex® ne jouit pas pour autant d'une image positive chez les usagers qui, aujourd'hui, préfèrent le remplacer par le Skenan, s'ils en ont la possibilité. On lui reproche ses effets secondaires (céphalées, troubles digestifs, nausées, vomissements, etc.) et l'impression de solitude au moment de sa consommation. Pour ceux qui n'en consomment pas, l'image qu'ils en ont est encore plus catégorique : *« C'est la drogue du pauvre », « C'est une drogue officielle distribuée par l'État »*.

Pour les usages détournés, les effets recherchés par ceux qui sont dépendants à l'héroïne et qui s'injectent la BHD visent d'abord à soulager le syndrome de sevrage aux opiacés.

Des associations de buprénorphine haut dosage avec d'autres produits psychoactifs sont quelquefois citées : mélange de Subutex® et d'alcool pour se procurer une « *défonce plus intense et plus longue* ». Le produit peut aussi être utilisé pour atténuer la descente de cocaïne ou de LSD.

Les risques sanitaires de l'injection de BHD sont bien connus et décrits par les centres de soins. Le produit est en effet commercialisé sous une forme galénique qui doit décourager les tentatives d'injection et son excipient comporte des composés non solubles. Pour autant, comme on l'a vu, c'est une pratique fréquente du mésusage. L'injection fréquente de Subutex® entraîne chez les consommateurs des insuffisances et des scléroses du système veineux.

■ Méthadone

La méthadone hors prescription est assez disponible sur le marché local, mais guère plus que les années précédentes. Pour résumer sa disponibilité par rapport à d'autres produits de substitution à usage détourné, on peut dire que la méthadone est plus facile à trouver que le Skenan, mais plus difficile que le Subutex®. Et lorsqu'on en trouve au marché noir c'est sous la forme de sirop. Les gélules de méthadone ne sont pratiquement pas accessibles hors prescription médicale.

Son accessibilité reste toutefois limitée à un cercle de connaissances et dans le cadre de réseaux. Lorsqu'elle est vendue au marché noir ce n'est que très rarement dans un but lucratif et correspond plus à une stratégie de « débrouilles ». Elle circule, en effet, le plus souvent comme produit de dépannage pour compenser les manques liés à l'héroïne.

Le prix de la méthadone au marché noir se situe, en 2011, autour de 4 à 10 euros le flacon de 60 mg, contre 1,84 euro en pharmacie sur prescription. Les rares ventes illégales de méthadone en gélule se font au prix de 5 euros pour 40 mg.

Les fournisseurs de ce produit au marché noir sont le plus souvent des patients sous substitution bénéficiant d'une sur-prescription par rapport à leurs besoins et qui vendent ou échangent le surplus. La méthadone en gélules, proposée en pharmacie depuis avril 2008 et prescrite dans le cadre d'un protocole contraignant¹, ne semble pas intéresser les usagers éventuels de ce produit sur le marché illégal.

L'usage comme le mésusage de méthadone peuvent aussi être liés à un approvisionnement provenant de Belgique par des patients français qui l'ont eue en prescription auprès de médecins généralistes de ce pays. Ce phénomène a déjà été largement décrit les années précédentes pour ne pas y revenir cette fois-ci. On rappellera toutefois que la réglementation belge est moins restrictive que la française dans l'accès à la méthadone et dans la délivrance de quantités. L'accès à la méthadone dans le cadre d'un protocole de soins étant beaucoup plus lourd en France, les usagers intéressés préfèrent initier leur traitement de substitution en Belgique. En outre, le produit y est majoritairement délivré en gélules, la forme « sirop » étant cantonnée à l'initiation du traitement ou à la pratique de dispensaire.

¹ La forme méthadone en gélules est réservée aux patients recevant un traitement par méthadone sirop depuis au moins un an et stabilisés sur le plan médical et des conduites addictives.

En dépit de cette facilité d'accès à la méthadone belge pour des consommateurs français, le recours à cette forme d'approvisionnement à l'étranger semble diminuer. Deux raisons principales peuvent être évoquées. La première tient au coût de la dépense. Si la méthadone est prescrite en Belgique, il n'y a pas de remboursement par la sécurité sociale. C'est pourquoi plusieurs patients français s'adressent à des centres de distribution de la méthadone proches de chez eux après avoir été initiés en Belgique. Ce passage d'un centre à l'autre ne se fait pas toujours sans difficultés. Si l'habitude a été prise en Belgique de consommer de la méthadone en gélule, elle ne peut pas être continuée en France dans le cadre d'une prescription autorisée dont la procédure demande un passage préalable par une prise du produit sous forme de sirop pendant un an.

La seconde raison tient au risque judiciaire. L'importation de méthadone en France est en effet interdite. Un enseignant mosellan l'a appris à ses dépens. Pour des raisons de discrétion et d'anonymat, surtout par rapport à son environnement professionnel, il avait choisi de se rendre régulièrement en Belgique pour se faire prescrire une substitution à la méthadone. Mais au cours d'un contrôle inopiné de la douane française sur la route du retour, il n'a pas pu justifier d'une prescription par un médecin français pour la méthadone qu'il transportait. Il a été mis en examen.

La consommation de méthadone, détournée de son usage médical, peut être associée à celle d'autres produits. Le couplage de la méthadone avec de l'alcool ou des benzodiazépines permet de potentialiser ses effets. Les usagers soulignent en effet que l'association avec de l'alcool ou des benzodiazépines leur donne l'impression d'augmenter les effets de la méthadone. D'autres déclarent y associer de l'Atarax® pour faciliter l'endormissement. En règle générale, les usagers de méthadone ont du mal à parler de leurs consommations annexes. Et quand ils le font, c'est souvent en minimisant les pratiques.

L'image de ce produit est de plus en plus ambivalente chez les usagers sous traitement de substitution. Tous soulignent les bienfaits qu'ils en retirent par rapport à leur dépendance et à leur insertion sociale, comparativement à la situation qui prévalait avant. Une partie insiste en même temps sur une autre forme de dépendance que produit la méthadone (« *La métha, c'est pratique, car ça pallie bien les effets du manque, mais c'est aussi une difficulté, car c'est compliqué d'arrêter. L'avantage, c'est que ça ne bloque pas l'héroïne et si jamais je tombe sur une bonne occasion, je n'hésite pas. Mais faut être prudent, une overdose est vite arrivée en mélangeant les deux...* »).

L'image positive est aussi tempérée par des plaintes récurrentes sur des effets secondaires : problèmes dentaires, insuffisance rénale, prise de poids, etc. Enfin, la prise quotidienne de méthadone dans le cadre d'un protocole de substitution est aussi perçue par certains avec une forte impression de lassitude qui peut entraîner une tentation de décrocher de ce produit pour retrouver l'expérience de l'héroïne.

Sulfates de morphine (Skénan[®], Moscontin[®])

Depuis au moins quatre ans, les observateurs du milieu urbain signalent la progression constante de l'usage de sulfates de morphine. Le mésusage de Moscontin[®] n'est jamais évoqué, car c'est le Skénan[®] qui est le plus couramment utilisé¹. Les professionnels du CAARUD de Nancy estiment que la progression de l'usage de Skénan marque plus particulièrement l'année 2011. Ils rapportent que la demande de seringues de 2 cc pour s'injecter le Skénan a progressé au cours des douze derniers mois. De manière plus générale, ils soulignent que cette évolution de l'usage de ce produit les met en difficulté pour certains des suivis de patients sous méthadone.

La disponibilité sur le marché noir reste toutefois très variable d'une ville à l'autre. À Nancy, malgré l'augmentation de son usage, le Skénan serait plutôt difficile à trouver en vente dans la rue. Dans tous les cas, c'est plus difficile de s'en procurer que du Subutex[®]. Il reste toutefois assez facile à trouver en gélules de 60 mg ou moins. Par contre, les gélules de Skénan à 100 ou 200 mg sont très difficiles à se procurer au marché noir.

À Metz, c'est différent, son accessibilité s'est fortement accrue au centre-ville. Un centre de soins rapporte, par exemple, qu'un patient sous méthadone s'est présenté au centre de distribution après la fermeture du vendredi soir. Pour éviter le manque du week-end, et à titre de dépannage, il a très facilement trouvé du Skénan dans les rues piétonnes de Metz. Cette disponibilité accrue du Skénan à Metz s'explique par la facilité de prescription d'un ou deux médecins généralistes bien repérés par les usagers. Un de ces médecins a pu être interrogé par l'équipe de TREND de Metz. Il s'est déclaré complètement dépassé par les événements et soumis à une pression constante de deux ou trois patients qui n'hésitent pas à se montrer violents. Ces personnes sont sous méthadone prescrite par le médecin concerné et ne consomment pas le Skénan réclamé qui leur sert pour alimenter un trafic local.

Le prix d'une gélule de 200 mg de Skénan[®] est de l'ordre de 5 à 10 euros sur le marché illégal. On peut acquérir le produit entre 30 et 40 euros la boîte de 14 gélules de 200 mg (le prix officiel en pharmacie est de 48,93 euros). La boîte de 14 est généralement plus chère le week-end.

Le plus souvent l'acquisition de ce médicament hors prescription (difficile à obtenir) se fait, comme pour la méthadone ou le Subutex[®], dans une logique de débrouille et de troc. Les gélules sont alors échangées contre d'autres produits : une gélule de 200 mg de Skénan[®] échangée contre trois ecstasies, par exemple.

La consommation de Skénan[®] est rare en milieu festif. En milieu urbain, elle concerne surtout des personnes dépendantes aux opiacés et en situation de précarité qui considèrent assez souvent ce médicament comme un produit de substitution préféré au Subutex[®]. Encore que la motivation du recours au Skénan[®] peut varier d'un site à l'autre, en fonction des caractéristiques de l'offre locale de produits stupéfiants. À Nancy, par exemple, où l'héroïne courante est considérée comme étant de piètre qualité, des usagers préfèrent le Skénan[®] à l'héroïne, comme le remarque le témoignage suivant : « *Les gens en ont ras-le-bol de l'héroïne de mauvaise qualité qui court les rues. Le Skénan c'est meilleur et moins cher. Avec 80 euros, je fais la semaine et c'est plus avantageux au niveau prix* » [un usager].

¹ Le Skénan[®] se présente sous la forme de gélules contenant de la poudre, alors que le Moscontin[®] est sous forme de comprimé qu'il faut écraser pour l'injection.

Le CAARUD de Nancy estime que dix à vingt de ses usagers sont consommateurs de ce produit. Ils le considèrent un peu comme de la « coke », bref un produit de luxe, un extra qu'on se paie de temps en temps. C'est ce genre de représentation qui confère au Skénan une image positive chez les usagers, surtout « *qu'on sait ce qu'il y a dedans* ». Il y a toutefois un bémol qui est apporté par l'irrégularité de la facilité à s'en procurer (« *en prescription ce serait très positif, mais comme c'est un peu compliqué à avoir, le manque est parfois difficile à gérer* »).

Le mode d'administration le plus fréquent chez les usagers de Skénan® est l'injection, mais l'ingestion par voie buccale ou par sniff est aussi quelquefois constatée. La gélule de Skénan® étant à libération prolongée, la plupart des consommateurs préfèrent l'injection du produit et la rapidité de ses effets. Mais la pratique de l'injection n'étant pas facile pour les usagers novices, certains privilégient la prise par voie orale.

La prise par injection produirait des effets plus immédiats mais de plus courte durée que l'héroïne (2 à 3 heures environ). Il est consommé par voie orale et les effets du Skénan® peuvent durer une douzaine d'heures avec un pic après une heure et demie, mais leur intensité est nettement moindre.

Néocodion®

L'usage détourné de Néocodion® semble rare aujourd'hui. Les observations des professionnels des CAARUD et des centres de soins soulignent que les anciens usagers de ce produit sont aujourd'hui substitués ou consommateurs de méthadone acquise au marché noir. La consommation détournée de Néocodion® n'est pas pour autant inexistante, si on se fie aux constats, plus ou moins fréquents, de boîtes vides de ce médicament trouvées par terre près de certains arrêts de bus, tôt le matin, avant l'intervention des services de nettoyage de la ville.

L'usage de substances psychostimulantes

Cocaïne, crack et free base

La cocaïne est très présente en Lorraine. Mais les situations varient d'un endroit à l'autre de la région. À Nancy, elle est facilement disponible, mais sa qualité n'est pas toujours appréciée par ses usagers qui préfèrent venir s'approvisionner à Metz, sauf à être bien inséré dans un réseau nancéien d'habitues. Dans les Vosges, la cocaïne semble plus disponible à Saint-Dié qu'à Épinal. Metz et la Moselle restent tête de pont pour l'approvisionnement des usagers de la région qui recherchent la meilleure qualité sans être trop regardants sur les prix.

La cocaïne est donc le stimulant le plus recherché. À Metz, le produit peut être obtenu par simple appel téléphonique auprès d'un revendeur connu, mais aussi dans l'un ou l'autre des quartiers de la ville où il est très aisé de s'en procurer.

Laurent a trente deux ans. Il consomme de la cocaïne depuis cinq ans, de manière plutôt intensive. Il vit au centre-ville de Metz. Il bricole, entre des petits boulots intérimaires et le chômage.

Laurent est un habitué du quartier périphérique et emblématique de Metz où les drogues sont faciles d'accès. Avant, il y allait surtout pour acheter du shit. Aujourd'hui, il y va deux à trois fois par semaine pour se procurer « un gramme ou deux de cocaïne, rarement plus. » Il raconte comment cela se passe.

« T'arrive en bas, y'a les «chouffs¹» qui te disent par où il faut aller, surtout quel escalier prendre. T'arrives au premier étage, la balance est posée sur une marche. Le vendeur te sert en fonction de ce que tu veux et sort la boule de coke ou de came. Il te demande combien tu veux, il pèse sur sa balance et tu repars avec ta commande. Des fois, il y a la queue dans le couloir, surtout le vendredi soir. Les gens du premier (voisins) doivent prendre l'ascenseur, les « chouffs » empêchent en effet le passage du voisinage.

Souvent le produit est plus haut dans les étages, chez ce que l'on appelle une 'nourrice' qui fait du gardiennage de drogue pour un tiers. Les vendeurs font des allers et retours, pour recharger. Les clients sont des toxicomanes de base, les zonards de la gare qui montent avec leurs chiens, mais tu vois aussi des gens bien sapés avec une jolie voiture avec le A sur la face arrière. Ils viennent juste acheter de la coke et peut être un peu de came pour la descente (pas sûr). Tu vois même des voitures de Meurthe-et-Moselle. Je connais des gens qui viennent de Moselle-Est pour venir acheter ici dans ce quartier. On voit aussi quelques rares femmes qui viennent acheter, ce sont généralement des tapins. Les autres, elles envoient leur mec...

En général, les vendeurs n'agressent pas leur clientèle. Quand tu y vas, les premiers vendeurs dans la rue essaient de te vendre de la moins bonne qualité, mais il ne faut pas leur parler. Par contre, quand tu arrives à l'endroit précis et bien identifié, ça se passe bien. Ils ne veulent pas effrayer la clientèle... Par contre on ne trouve pas d'amphétamines ou d'ecsta sur ce quartier. C'est pas leur truc.

Les tarifs pour la coke sont élevés : 100 euros le gramme de coke. La came est à 50 ou 60 euros... Au centre-ville les prix peuvent être moins chers mais le produit est recoupé ou le poids ne correspond pas à l'annonce. Les mecs qui ne s'y connaissent pas bien, souvent ils ne savent pas trop ce que représente un gramme... Dans le quartier des drogues, y'a pas moyen de marchander les prix dans les étages. Je pense que le matériel, ils se le font avancer et n'ont pas des remises importantes sur leurs prix d'achat... Ils n'ont pas de latitude pour négocier. Quand il y a pénurie, ils n'hésitent pas à te faire goûter quelque chose de bon et te fourguent de la coupe ou mettent du bon produit sur le dessus et en dessous c'est de la merde...

Les périodes de pénurie arrivent assez souvent, mais ne durent pas longtemps (une journée ou une demi-journée), cela dépend de l'intensité de l'activité. Dans le quartier messin, on peut dire que souvent ils servent mal, mais le produit est généralement bon. C'est eux qui ont le monopole. Il y a un turn-over important et régulier. Les vendeurs changent souvent. Avant, certains étaient masqués, ce n'est plus le cas en ce moment. Éventuellement, une casquette bien enfoncée sur la tête. Avant les mecs masqués étaient bien majeurs, au moins 25 ans. Là les mecs sont plus jeunes...

Les flics font des opérations coup de poing mais globalement comme les gars se réfugient à l'intérieur du bloc sans sortir, donc ça ne craint pas trop pour eux... Les guetteurs laissent pénétrer les clients dans l'entrée. S'ils ne connaissent pas le client, il est interrogé par les chouffs. Ils cherchent à savoir ce que tu fais là ou ce que tu veux exactement...

Quand ils te connaissent bien, ils peuvent te faire crédit... Il y a des clients qui viennent avec tout et n'importe quoi en gage. Des cannes à pêche du grand père, des bijoux fantaisie, leur gourmette de communion, bref, n'importe quoi... Des fois ça tourne mal, mais souvent ils prennent de l'électro ménager.

¹ Terme issu de l'arabe signifiant le guet.

Moi, je me débrouille. Je revends des trucs sur Internet. J'avais récupéré un lecteur DVD en offre promotionnelle, ça ne valait rien, mais j'ai réussi à l'échanger contre de la came...

Quand j'y vais, je vais à pied, pour éviter la surveillance policière, les contrôles sont ultra fréquents et j'en connais plusieurs qui se sont fait gauler, en repartant en bagnole. Faut faire attention. Ça se termine en garde à vue et ils confisquent le produit. Parfois ils se contentent de prendre les noms, mais pas à tous les coups. Faut pas trop compter là-dessus...

Ca arrive de voir des très jeunes faire les « chouffs » (14-15 ans). Certains vendeurs à mon avis ne sont pas majeurs. Ils savent que les mineurs prennent moins...Ceci explique cela...Ils ne vendent que de l'héro ou de la coke, le shit est distribué par d'autres mecs... On peut les trouver à partir de 14h00 jusqu'à 23h00 et peut être un peu plus tard les week-ends. Le vendredi soir c'est le défilé... ». [Laurent, 32 ans].

En 2011, les prix du gramme de cocaïne varient dans une fourchette qui va de 70 à 120 euros, avec une moyenne de 90 euros. Les prix varient en fonction de la qualité supposée du produit. La moins chère (« la synthé ») est à 40 euros le gramme. La « végétale » se situe entre 80 à 100 euros le gramme.

La cocaïne est vendue sous sa forme chlorhydrate (poudre). Elle est le plus souvent sniffée. Un rail de 10 cm représente entre 0,1 g et 0,2 g. La fumette semble en expansion. L'injection de ce produit concerne majoritairement des usagers polytoxicomanes. Pour résumer les pratiques, on peut dire que les consommateurs de cocaïne dans les CAARUD s'injectent le produit huit fois sur dix. En milieu urbain et en milieu festif, le produit est davantage sniffé ou pris en fumette.

Les effets diffèrent en fonction du mode d'administration. Lorsqu'elle est sniffée, la cocaïne produit ses effets après 10 minutes environ. Ils durent en moyenne une heure et demie à deux heures. En fumette ou injectée, la réaction attendue se manifeste au bout de quelques secondes, mais la phase d'euphorie ne dure que de 30 minutes à une heure si elle est prise en fumette et encore moins si elle est injectée.

Le sniff produirait une montée et une descente plus douces que l'injection. Les habitués de cette pratique évoquent la possibilité de contrôle, voire de « maîtrise de la situation », qu'elle semble leur laisser. Alors que l'injection, mais aussi dans une moindre mesure la fumette, provoqueraient une perte de contrôle. Le sniff a aussi l'avantage de la discrétion en fête et d'une forme de convivialité lorsque la ligne de poudre est partagée.

L'injection permettrait de maximiser les effets recherchés du produit avec un temps de réaction plus court (15 secondes) et une durée d'euphorie plus courte que celle du sniff. D'après ses usagers, la consommation de cocaïne donne une forte sensation d'énergie.

Les consommateurs de cocaïne se recrutent aussi bien chez les gens socialement insérés que parmi les usagers des CHRS ou des CAARUD qui relèvent davantage d'un milieu défavorisé. En milieu festif, c'est plutôt la typologie des « gens insérés » qui domine avec des consommations occasionnelles du week-end.

L'alcool et le cannabis sont des produits habituellement associés à l'usage de cocaïne, soit de manière opportuniste parce qu'au cours d'une soirée les trois produits sont présents, soit de manière plus programmée. L'effet dépresseur de l'alcool est utilisé pour calmer le consommateur de cocaïne trop « stimulé ». À l'inverse, la prise de cocaïne est pratiquée par certains usagers pour gérer leur

ivresse alcoolique. Ils pensent ainsi pouvoir limiter les effets indésirables de l'alcool tout en conservant une relative euphorie.

Le cannabis est associé à la cocaïne pour faciliter la descente, tout comme les benzodiazépines ou l'héroïne. La prise de cocaïne peut aussi être associée à celle d'héroïne, soit en « speed ball » pour avoir les effets stimulants et relaxants en même temps, soit pour mieux gérer la descente de l'opiacé. D'autres produits de régulation sont signalés : le valium en injection ou le Subutex[®], par exemple.

Les méfaits signalés sur la santé de la consommation de cocaïne varient selon le mode d'administration. Ils sont bien connus et régulièrement rapportés par les intervenants en addictologie. L'usager qui sniffe régulièrement de la poudre risque de se trouver aux prises avec une congestion nasale chronique, voire une atrophie de la cloison nasale. Les professionnels du soin signalent également, et quel que soit le mode d'administration du produit, les problèmes cardiovasculaires qu'ils ont pu constater chez des usagers réguliers : palpitations, tachycardie, précordialgie (douleurs survenant dans la région située devant le cœur). Ils indiquent également l'impact psychologique négatif que peut avoir la consommation de cocaïne pour ses usagers réguliers (anxiété, déprime, pertes de mémoire, paranoïa transitoire, irritabilité).

Les méfaits peuvent aussi impliquer non pas le produit en lui-même mais le moyen utilisé pour se l'injecter. Un de nos interlocuteurs a été hospitalisé à la suite de la rupture d'une aiguille de seringue à insuline utilisée pour une injection de cocaïne dans l'aïne. D'après lui, ce genre d'incidents serait assez fréquent.

L'image globale de la cocaïne chez les usagers de ce produit reste globalement positive, même si elle a tendance à se détériorer depuis quelque temps. Elle reste positive dans les cas d'une consommation occasionnelle et récréative. C'est alors le « petit extra » d'une fête. Dans le cas d'une consommation quotidienne, l'image n'est plus aussi positive. On évoque alors les difficultés ressenties face à une forme de dépendance, même si on reconnaît que c'est le produit qui permet de tenir face à la galère de la vie, notamment en cas de prostitution.

L'image du produit commence à changer également chez les non-usagers de cocaïne. Certes, comme pour les années les plus récentes, la perception de son statut de drogue s'est érodée en même temps que la consommation se banalisait. Mais, sa fascination sournoise s'estompe, peut-être plus en raison de l'information diffusée sur les produits de coupe que sur le chlorhydrate de cocaïne lui-même.

Crack ou free base

La disponibilité et l'accessibilité de crack n'ont pas changé en 2011. En règle générale, ce produit n'est pas signalé, ni à Metz, ni à Nancy, ou ailleurs en Lorraine. Certes quelques exceptions peuvent intervenir de manière occasionnelle. En 2011, une tentative de vente de galettes de crack par des dealers parisiens a été signalée sur Jarville, dans l'agglomération nancéienne. Mais cet essai a fait long feu, les revendeurs, étrangers au quartier, ont vite été délogés du trafic local de stupéfiants par les tenants des lieux.

Si la disponibilité de crack est décrite comme étant plus que rare, cela ne veut pas dire pour autant que sa consommation n'existe pas. Au contraire, elle se développe sous forme de free base. Car la free base n'est rien d'autre que du crack préparé par soi-même, sans pour autant utiliser un mot diabolisé pour nommer le produit. Bref, en Lorraine, le crack n'est pas en vente dans la rue, mais, comme le disent les usagers, « *les gens cuisinent eux-mêmes leur cocaïne* ».

Les usagers les plus exercés de cocaïne basée savent pertinemment que crack et free base sont deux appellations différentes pour un même produit. Mais connaissant l'image négative du crack à laquelle ils ne veulent pas être identifiés, ils préfèrent parler de free base. Mais cette subtile distinction trompe de moins en moins les moins expérimentés de mieux en mieux informés.

Le « basage » de la cocaïne, considérée par les usagers comme un procédé de nettoyage et de purification du produit, s'obtient en utilisant du bicarbonate de soude ou de l'ammoniaque¹. En Lorraine, c'est l'ammoniaque qui est préférée.

Le prix de la free base est similaire à celui de la cocaïne en tenant compte de son degré de pureté. Un gramme de cocaïne donne environ 0,8 g de caillou qui peut permettre 3 à 4 prises en fumette.

La consommation de free base en fumette se fait de trois manières différentes :

- directement en cigarette, en mélangeant le produit avec du tabac et/ou du cannabis.
- avec la méthode dite « chasser le dragon » : *« On dépose le caillou au bout d'une feuille d'aluminium, on chauffe par le dessous avec un briquet. Le caillou fond et on laisse couler la goutte en faisant pencher la feuille. On inhale alors les vapeurs de combustion de cette goutte avec une paille ou un petit cylindre confectionné avec le papier d'aluminium ».*
- à l'aide d'une pipe à eau artisanale. *«La pipe est fabriquée, par exemple, avec un tube d'Effergan en plastique dur. On y met une paille de sniff dans un trou latéral fait avec le bout d'une cigarette incandescente. On dépose le caillou sur du papier d'aluminium couvrant l'ouverture du tube. C'est plus facile à transporter qu'une pipe à eau achetée dans le commerce. Mais, il y a un inconvénient, le tube chauffe et ce n'est pas toujours agréable à tenir en mains. On peut aussi fabriquer sa pipe en remplaçant le tube en plastique avec une petite bouteille d'eau de 33 cl. C'est même un plaisir d'essayer plusieurs types de ces bouteilles. On la remplit à ¼ d'eau, moins il y a d'air plus c'est facile à aspirer. Et on procède de la même manière. La pipe – bouteille d'eau présente deux avantages : la fumée est moins irritante, car elle est adoucie par l'eau ; la montée est plus directe. »* [expérience racontée par un usager].

Au dire des usagers, les effets ressentis semblent différents selon le mode de fumette choisi. C'est pourquoi ils préfèrent l'une ou l'autre des méthodes décrites. Mais quelle est la part de subjectivité dans les différences ou nuances qu'ils peuvent ressentir ?

Quelle que soit la méthode utilisée pour fumer la free base, les usagers s'accordent toutefois pour constater que les effets de la free base se caractérisent par une montée très rapide, quelques secondes après avoir relâché ses poumons. Plus la rétention pulmonaire des vapeurs inhalées est

¹ Le « basage » se fait de la manière suivante. On met de l'ammoniaque dans une cuillère, on y ajoute la poudre de cocaïne. Avec un briquet, on chauffe activement le mélange. Si la cocaïne est « bonne », un caillot se forme au milieu de la cuillère. Avec une pointe en métal, on rassemble les parties non agglomérées. On éponge l'ammoniaque restante avec du papier absorbant. Une fois la cuillère vidée de l'ammoniaque, on y ajoute de l'eau pour « rincer » le caillou. Il est ensuite séché avec du papier absorbant. Le même procédé est utilisé avec le bicarbonate de soude, sauf que la première étape consiste à mélanger la cocaïne (trois parts) et le bicarbonate (une part) avec de l'eau, à chauffer la mixture jusqu'à la formation d'une goutte huileuse qui se durcit sous l'effet de la chaleur.

Le caillou ainsi obtenu est écrasé le plus finement possible. La poudre obtenue est consommée ensuite dans un bang, sur un lit de cendres de cigarettes, apprécié pour sa neutralité, préservant ainsi le goût très particulier de la free base. Les pipes à crack, distribuées pour l'essentiel par l'association Aides 57 commencent à faire leur apparition sur le milieu festif. Le bang (pipe à eau) reste toutefois plus utilisé.

longue et plus les effets sont décrits comme « massifs ». *«On a une sensation de rush quelques secondes après l'inhalation, avec une accélération du rythme cardiaque, un emballement de la pensée, puis un relâchement et un sentiment de plénitude. La montée est intense et ressemble à l'injection de cocaïne. C'est même plus fort. Mais ces effets sont brefs. On a envie de recommencer au bout de vingt à trente minutes »* [un usager].

Ecstasy - MDMA

Figure emblématique des fêtes techno, l'ecstasy est pratiquement absent de la scène des drogues en Lorraine en 2011. La réduction de la scène festive alternative explique certainement la baisse de la disponibilité de l'ecstasy qui n'a jamais connu un déploiement conséquent en milieu urbain. Mais la raison principale de la quasi-disparition de l'ecstasy relève davantage de la perte de confiance de ses usagers potentiels par rapport aux cachets ou comprimés vendus avec cette appellation. Le rapport 2009 avait largement insisté sur le fait que, cette année-là, la plupart des pilules de ce produit ne contenaient pas ou peu de MDMA, mais de la mCPP (m-chlorophénylpipérazine)¹ et que, dans ce cas, l'appellation « ecstasy » était usurpée. Fin 2010 – début 2011, le produit a pu connaître une amélioration de sa notoriété et de la demande. Mais ce n'était que temporaire et le reste de l'année 2011 ne confirme pas cette tendance passagère.

Produit devenu rare et peu demandé, l'ecstasy se vend de 5 à 15 euros le comprimé ou la gélule.

Les comprimés d'ecstasy sont généralement ingérés par voie orale ou « gobés ». Des cas de sniff sont signalés, mais relativement peu souvent. Dans ce cas, les comprimés sont d'abord écrasés. L'injection d'ecstasy ou de poudre de MDMA n'a pas été signalée cette année.

Les effets attendus de l'ecstasy varient d'un usager à l'autre. Pour les plus prosaïques, le but recherché est de rester éveillé pendant la nuit de fête. Le plus grand nombre en attend aussi des effets psychoactifs plus subtils qui peuvent être résumés en deux mots fréquemment évoqués : « speed et love ». Dans ce cas, les usagers recherchent un surplus d'énergie pour avoir une envie de danser renforcée, une communication plus aisée avec autrui et un sentiment de bien-être général. Mais ils savent aussi que les effets ressentis peuvent être aléatoires et dépendre de la composition réelle de l'ecstasy ingéré. Enfin, les conversations entre consommateurs portent de plus en plus sur les effets sanitaires ressentis avec un usage répétitif. On évoque alors, par exemple, des passages dépressifs plus ou moins importants après une consommation intensive.

Les consommateurs d'ecstasy de plus en plus rares se recrutent pour l'essentiel en milieu festif à dominante techno ou en soirées privées. Ce sont des jeunes gens âgés de 18 à 25 ans. Différentes appellations sont utilisées pour communiquer entre eux sur le produit : Taz, X, pastilles, Xeu, pilules, bonbon, jeton, plomb, etc. L'usage du produit n'est guère signalé en milieu urbain.

L'image de l'ecstasy auprès des consommateurs est aujourd'hui fortement dégradée. Ce processus a débuté il y a déjà cinq ou six ans. Il s'est fortement amplifié en 2009 – 2010 en raison du remplacement par les fabricants de la MDMA par de la mCPP et des différentes arnaques vécues ou

¹ L'enquête SINTES de 2009 sur la composition des produits de synthèse montre que sur 182 échantillons de MDMA recueillis, sous forme de comprimé, de poudre ou en gélule, 40 % contenaient de la mCPP. Seuls 14 % des ecstasies contenaient uniquement la seule substance attendue (la MDMA), tandis que 70 % ne la contenaient pas du tout.

rapportées sur la qualité attendue du produit. Ce jugement d'un usager résume l'ensemble : « *Il n'y a plus beaucoup de 'plombs' (des ecsta) avec de la md dedans. C'est rare de tomber sur des bons et quand on en a cela ne fait pas beaucoup d'effet* ».

L'image assez négative de l'ecstasy chez ses amateurs renforce la mise à distance du produit que les non-usagers ont toujours pratiquée. Le jugement est alors sans appel : « *Les cachetons c'est des trucs super coupés. Tu ne sais pas ce qu'il y a dedans. Mieux vaut ne pas en prendre* ».

Amphétamines (ou speed)

Le speed, appellation courante de l'amphétamine, est assez présent en milieu festif alternatif. En milieu urbain, on ne le rencontre que rarement. Lorsqu'il est disponible, on peut le trouver en poudre ou sous forme de pâte, plus rarement sous forme de comprimé ou de gélule. Le prix varie de 10 à 15 euros le gramme lorsqu'il est acquis en poudre, cas le plus fréquent. Sous forme de pâte, il est un peu plus cher (20 à 30 euros le g) car réputé avoir une plus forte concentration en amphétamine.

Le prix relativement bas du speed et sa disponibilité en milieu festif alternatif font qu'il est consommé par un public très large. On ne peut pas lui assigner un groupe particulier de consommateurs. La vente de speed s'opère à découvert. Les allées et parkings de la fête sont arpentés par des revendeurs disant à haute voix « qui veut du speed ».

Le mode d'administration le plus pratiqué est l'inhalation (« sniff ») après un concassage préalable de la poudre ou l'ingestion sous forme de « bonbonne » ou de « parachute » (poudre emballée dans une feuille de papier à cigarettes puis ingérée). Une préparation est nécessaire si le speed est en pâte et que les usagers veulent le sniffer. Dans ce cas, la pâte est chauffée dans une poêle posée sur un camping-gaz pour la transformer en poudre. En milieu festif alternatif, la consommation de speed est un moment de partage, de convivialité et détente autour d'une discussion lorsqu'elle se fait à plusieurs dans le véhicule d'un des participants.

Le speed est choisi pour ses propriétés stimulantes majeures. Il est décrit comme provoquant une hyperactivité, beaucoup d'assurance, de l'euphorie. Comme le dit un de ses consommateurs réguliers, « *le speed me stimule, me donne une sensation de bien-être. Il me permet de tenir toute une nuit de fête ou de démarrer la journée plus rapidement. C'est aussi un bon coupe-faim.* » Mais il provoque aussi des résultats plus négatifs comme l'insomnie, la perte d'appétit, une hyper-nervosité et des angoisses pendant la descente.

Pour accompagner la descente de speed, vécue généralement comme peu agréable, les consommateurs prennent volontiers du cannabis ou de l'héroïne. Son association avec de l'alcool permettrait de contenir les situations d'ivresse alcoolique et favoriserait la récupération des fonctions cognitives. Certains mélangent le speed avec de la mdma pour potentialiser les effets « love » de cette dernière et pour qu'ils durent plus longtemps.

L'image du speed reste positive parmi les teuffeurs qui y voient un moyen pour repousser leurs limites physiques après plusieurs heures de fête. Mais ce n'est pas la drogue la plus recherchée et souvent elle est consommée par défaut d'un autre produit plus attractif ou en raison de son prix peu élevé. C'est pour cela d'ailleurs que le speed est considéré comme la cocaïne du pauvre.

L'usage de produits hallucinogènes d'origine naturelle

Les champignons hallucinogènes

La disponibilité de champignons hallucinogènes reste de mise en 2011 en milieu festif et urbain, mais elle n'est pas systématique. Les prix varient de 10 à 25 euros les 50 unités, s'il s'agit de variétés cultivées en France.

Les champignons hallucinogènes sont consommés soit par ingestion en les mâchant frais ou séchés, crus ou cuits, soit en infusion. La possibilité de les manger directement présente l'avantage de la facilité et de la simplicité du geste. Mais leur goût n'est pas toujours apprécié. C'est pourquoi certains usagers préfèrent les consommer en infusion et les mélanger avec un thé sucré. Ils y voient également un caractère convivial, car la boisson se prépare pour un groupe d'amis et se partage. Ce qui est plus facile en soirée privée qu'en fête publique.

Les effets attendus relèvent de l'euphorie et des hallucinations. Mais il y a aussi des effets plus négatifs qui sont signalés et notamment un sentiment de paranoïa avec une remise en cause de soi-même et ce qui ressemble à une perte d'identité.

Autres plantes hallucinogènes

En 2011, les observateurs ne signalent pas de consommation de **LSA** (acide lysergique produit par certains champignons présents dans diverses espèces de plantes comme la rose des bois). Deux cas avaient pu être constatés en 2010, en Lorraine. Cela reste donc un épiphénomène. Les années précédentes, aucun usager de produits psychoactifs rencontré n'en parlait non plus.

L'usage de produits hallucinogènes d'origine synthétique

LSD

Le LSD était réapparu en Lorraine de manière constante en 2009. En 2010, il était très disponible en raves payantes et en free parties. C'est encore le cas en 2011 où il reste un des produits phare en milieu festif alternatif. Différentes notes d'observateurs en milieu festif signalent qu'il n'est pas compliqué de trouver du LSD sous forme de buvard. Dans telle fête, par exemple, l'observateur note : « *Un teuffeur fait le tour de la soirée et des véhicules pour en proposer. Ce jeune homme d'à peine 25 ans, accompagné de son amie, racole chaque véhicule. Les trips se nomment « nounours » et les buvards sont étrangement grands (environ 2 fois plus grands que la taille standard des buvards) et de surcroît chers. Ils sont proposés à 15 euros pièce ou alors à 60 euros les 5 (12 €/pièce), ce qui est au-dessus de la moyenne en free party, les prix se situant généralement à 10 euros.* » [note d'observation ethnographique].

On peut le trouver sous forme de goutte liquide, distribuée directement à la pipette par le vendeur. Le LSD est aussi disponible en pastilles miniatures nommées « micro-points », mais plus rarement. Le petit carré de papier buvard imbibé d'une dose unique de LSD est la forme la plus fréquente avec des noms de vente divers (Shiva, Hoffman, Ganesha, Avatar). La disponibilité du LSD en goutte est plus fréquente dans les Vosges, un peu plus rare en Moselle.

Son accessibilité est rare en milieu urbain où l'hallucinogène ne peut être acheté que dans le cadre de réseaux de connaissances, de préférence des amis en lien avec le milieu des fêtes alternatives.

Son prix est de 10 à 15 euros lorsqu'il est vendu sous la forme de buvard ou par goutte. Le prix d'une micro-pointe est de l'ordre de 15 euros. La valeur marchande dépend en partie de la qualité du

produit, c'est-à-dire ici de sa concentration en acide lysergique diéthylamide couramment appelé « acide ». Or, assez souvent, le LSD disponible ne semble pas avoir une forte concentration en acide, d'après les constats faits par les usagers (« *Peu d'effets pour un produit vendu cher* »).

Les effets les plus souvent décrits concernent l'euphorie, les fous rires, l'accélération de la pensée, les déformations visuelles, les hallucinations, la perte de contact avec la réalité, etc. Avec un dosage un peu plus élevé, les effets décrits sont encore plus intenses : confusion de la pensée, sensation de basculer dans l'étrange, voire dans la folie avec l'incertitude de pouvoir revenir à la normalité. Certains positivent ces effets en parlant d'enchaînement d'idées très créatives ou mystiques, sentiment intense de bonheur, de satisfaction et de contentement.

La descente de LSD semble difficile pour la plupart des usagers qui évoquent leur difficulté à s'endormir alors qu'ils ressentent une fatigue physique couplée à un énervement persistant. La régulation de cette descente mal vécue peut être tentée avec une consommation d'alcool ou du cannabis. Quelques-uns, mais plus rares, utilisent de l'héroïne pour gérer la descente.

La perception du LSD est très positive chez les usagers de ce produit : « *C'est une super drogue, on se marre bien, cela me donne aussi des fois envie de faire des choses, de créer (dessiner, écrire, etc.)* ». Les non-usagers s'en méfient. S'ils sont consommateurs d'autres drogues, ils craignent le « bad trip » en consommant de l'acide et surtout de ne pas pouvoir rester maître de la situation.

Kétamine

L'usage de kétamine subit des fluctuations importantes d'une année sur l'autre. Largement attendue par les usagers de produits psychoactifs sur les fêtes alternatives depuis 2005, la kétamine était apparue, en 2009, comme le produit le plus marquant de l'année. En 2010, sa disponibilité est toujours d'actualité, même si elle n'est pas systématique dans toutes les fêtes recensées. En 2011, elle semble moins disponible, mais toujours autant recherchée dans les fêtes.

Le prix de la kétamine en poudre se situe entre 30 et 70 euros le g à Metz et entre 40 et 80 euros le g à Nancy. La connaissance de la disponibilité de ce produit se fait majoritairement par le bouche à oreille. Son acquisition se fait d'abord dans le cadre d'un réseau de connaissances. En festival ou dans les free parties d'envergure on peut plus facilement le trouver en vente proposée par des dealers.

En milieu urbain, la kétamine est moins disponible que dans les concentrations festives. Elle peut s'obtenir dans le cadre de réseaux fermés de connaissances ou par le bouche à oreille en fonction des opportunités. Mais on n'observe pas de trafic de rue pour ce produit.

La poudre est en général renflée. Elle peut aussi être prise par voie orale. Le sniff présente l'avantage de ressentir très rapidement les effets de la kétamine. Mais il a aussi l'inconvénient des erreurs de dosage de la quantité renflée par ignorance de la teneur exacte en chlorhydrate de kétamine de la poudre utilisée. Or, à forte dose, elle provoque des altérations de la respiration et peut aussi induire une perte de connaissance.

D'après les usagers, les effets se font ressentir dans les dix à quinze minutes lorsque la kétamine est consommée en sniff et dans les vingt minutes à une demi-heure lorsqu'elle est ingérée. Les sensations ressenties dépendent de la quantité absorbée. « *En fonction de la dose, on se sent cotonneux, un peu comme si l'on était ivre, mais si l'on force la dose, là c'est plus chaud à gérer, on a des pertes d'équilibre et de drôles d'impressions, des mouvements ralentis, le sentiment que ses bras*

ne font plus partie de son corps, et la sensation de douleur est très altérée. C'est vraiment étrange comme effet, mais c'est vraiment cool. » [un usager].

Les usagers les plus réguliers de cet hallucinogène signalent ses méfaits sur la santé. Certains font référence aux petits traumatismes (blessures, entorses, fracture d'un membre, coupures) subis au moment de leur défonce et liés à la perte d'équilibre procurée par le produit.

Les consommateurs de cet hallucinogène se recrutent surtout en milieu festif. A priori, il s'agit de personnes âgées de 18 à 35 ans ayant déjà expérimenté toutes les drogues disponibles sur le marché local, à l'exception peut-être de l'héroïne pour l'un ou l'autre. La consommation en milieu urbain est moins fréquente.

Pour les usagers, la kétamine est devenue un produit populaire qui suscite beaucoup d'engouement. Les non-usagers restent sur l'image devenue traditionnelle du médicament pour l'anesthésie de chevaux, donc à éviter.

Comme pour les années précédentes, **le GHB** (acide gamma-hydroxybutyrate de sodium) n'est pas cité dans les observations de consommation recueillies sur le site de Metz.

Gaz récréatifs

L'usage détourné à finalité récréative de **protoxyde d'azote** avait pu être évoqué par le passé. En 2011, aucun constat ne permet d'en parler dans ce rapport.

L'usage de cannabis et de ses dérivés

Faut-il rappeler, en 2011 comme pour les années précédentes, que la question de la disponibilité du cannabis sur le site de Metz et de la Lorraine ne se pose pas de la même manière que pour les autres drogues à usage illicite, tellement ce produit est omniprésent depuis longtemps déjà et qu'il constitue la drogue de prédilection des plus jeunes.

En 2011, le produit était disponible en milieu urbain tout le long de l'année. En milieu festif, la disponibilité et l'accessibilité du cannabis se posent en d'autres termes. La consommation de shit ou d'herbe est non seulement très visible dans les fêtes, mais également odorante. Mais la plupart des participants y viennent avec leur propre provision acquise en milieu urbain, selon les pratiques habituelles. La disponibilité à l'achat est donc moindre, même si, en cas de besoin, un usager peut en trouver assez facilement, tout en le payant plus cher et en s'interrogeant sur la qualité du produit fourni. C'est pourquoi il préférera demander à un ami de le dépanner, à charge de réciprocité pour un autre jour.

Les appellations utilisées par les usagers pour désigner la résine ou l'herbe de cannabis ne varient guère d'une année sur l'autre : « bédo » pour un morceau de haschich, « ouing », « joint », « buzz », « pét » pour une cigarette contenant du cannabis, « beu », « zeub », « weed » pour de l'herbe, etc.

À Metz, le prix du gramme de résine varie de 4 euros le g à 11 euros, avec un prix moyen de 7 euros le g. L'herbe est plus chère et plus difficile à trouver. Elle se vend entre 10 et 13 euros le g. À Nancy, il faut compter 20 euros les 3 grammes de résine. L'herbe se vend en moyenne à 10 euros le g. Mais les prix sont plus avantageux pour les achats plus importants : 60 euros les 12 g, 320 euros les 100 g.

L'herbe de cannabis, difficile à trouver au marché noir, est l'objet d'une autoproduction. La connaissance des sites internet proposant des guides pratiques de cette culture domestique sont connus d'un grand nombre de consommateurs. Mais il reste toutefois difficile à estimer le nombre de personnes qui s'adonnent à cette pratique. Quelques saisies de plan et de matériel hydroponique sont rapportées par les forces de l'ordre. Mais c'est le plus souvent sous l'effet du hasard que cette pratique illégale est constatée ou en raison d'un incident lié au mode de culture. Cela a été le cas, par exemple, à Briey, ville de Meurthe-et-Moselle proche de Metz, où les lampes défectueuses d'une plantation de cannabis en sous-sol ont mis le feu à l'immeuble. Les pompiers ont pu facilement le maîtriser et la police savoir que le locataire des lieux, âgé d'une trentaine d'années, cultivait des plans de cannabis pour sa consommation personnelle.

La résine de cannabis se consomme presque exclusivement en la fumant avec du tabac sous forme de joint (un gramme permet de faire 3 à 4 joints). L'utilisation de pipes à eau, ou de « bang » semble en régression par rapport aux années passées, mais néanmoins appréciée par les amateurs de sensations fortes. La consommation de cannabis par voie orale, sous forme de « space cake » (gâteau comprenant des pépites de résine de cannabis) reste marginale. Ce sont là des modalités d'administration constantes d'une année sur l'autre.

Les effets recherchés varient en fonction de l'âge du consommateur et de ses modalités de consommation, les deux étant souvent liés. Les « novices » recherchent surtout l'euphorie, la convivialité associée à un sentiment de décontraction. Les plus habitués au produit, pour qui l'impression d'euphorie est apparemment moins recherchée, car ils y sont accoutumés, évoquent surtout des sensations de relâchement et d'apaisement. L'usage sédatif du cannabis est également régulièrement évoqué, autant pour son effet calmant que pour la régulation des effets des autres produits consommés.

Les modalités d'approvisionnement sont diversifiées. On trouve toujours du cannabis en vente plus ou moins ouverte dans tel ou tel quartier des grandes villes que l'opinion publique a tendance à stigmatiser. Que ce soit en milieu festif ou en milieu urbain, la consommation de cannabis n'est pratiquement plus considérée comme un usage de drogue à proprement dit. Les formateurs-relais anti-drogue dans les lycées et collèges, policiers ou gendarmes, soulignent d'ailleurs la spontanéité, voire la vraie ou fausse naïveté, avec laquelle les jeunes leur parlent de leur consommation de cannabis. Comme si l'image du policier ou du gendarme ne freinait en rien le discours des élèves sur leur propre consommation de résine ou d'herbe.

Les consommations problématiques d'alcool

En 2010, la question de l'alcool est apparue comme une problématique prégnante dans les préoccupations relayées par les professionnels participants aux différents groupes focaux, y compris par les gendarmes et policiers d'habitude plus concernés par la consommation de produits psychoactifs illicites. En 2011, cette tendance non seulement se confirme mais s'amplifie.

Les Formateurs-Relais Anti-Drogue (FRAD) de la gendarmerie et les Policiers-Formateurs Anti-Drogue (PFAD) soulignent qu'ils sont de plus en plus sollicités par les responsables et enseignants des collèges pour des interventions concernant la prévention de la consommation d'alcool. Ils soulignent qu'ils sont préoccupés par la consommation de boissons alcoolisées mélangées à des boissons énergisantes, un cocktail devenu le produit phare des lycées et collèges. Ils relativisent leur constat en précisant qu'il s'agit peut être d'un effet de mode. Mais redoutent les effets sur les

comportements à long terme de la vodka mélangée avec des fraises tagada de la célèbre marque de bonbons Haribo¹. Une pratique aux signes extérieurs du monde l'enfance (bonbons) associée à des produits d'adultes (vodka) qui marque la transition entre le sirop des petits et l'alcool des grands.

En milieu festif, les observateurs rééditent les constats des années précédentes, à savoir la forte présence de boissons alcoolisées. Ils soulignent que certaines manifestations sont subrepticement sponsorisées par des marques de bière qui s'octroient le monopole de la vente de leurs produits sur la fête, avec une utilisation subtile de produits dérivés (T-shirts, casquettes, badges, etc.). Dans tel festival de la région, même la restauration était sous l'emprise d'une seule marque de bière, un sponsor du festival. Une seule offre de bière titrée à 8,6 ° d'alcool pur était disponible.

L'usage de nouveaux produits

L'année 2011 aura vu, comme les années précédentes, l'arrivée de nouveaux produits stupéfiants. Certains s'installeront de manière plus prononcée sur la scène locale des drogues, d'autres disparaîtront une fois l'effet de mode passé. Quels sont ces nouveaux produits repérés par les observateurs du site TREND de Metz et de Lorraine ?

Purple drunk ou Sizzurp

Il s'agit d'un cocktail composé de :

- Boissons gazeuses de type Sprite ou RedBul
- Bonbons Jolly Rancher
- Sirop antitussif à base de codéine et de prométhazine (un antihistaminique). On utilise alors un mélange de Néo-codion ou de sirop Tussidane (deux antitussifs opiacés), de Phénergan (prométhazine). Le cocktail a une couleur violacée, d'où son nom. Cela est dû à un colorant des bonbons. Les effets recherchés visent un état dissociatif accompagné d'hallucinations.

La recette de ce cocktail est déjà ancienne. Elle est apparue sur la scène hip-hop des États-Unis dans les années 1960 et 1970 et réactivée dans les années 1990. Elle est aussi popularisée sur internet en langues anglaise et française. Pourquoi réapparaît-elle en Lorraine en 2011 ? Effet d'opportunité ? Volonté de présenter un nouveau produit ?

Ethylphénidate

Il s'agit d'un analogue du méthylphénidate, principe actif de la Ritaline. Le produit a été testé par Vincent, 33 ans, ex-teuffeur des années 2000, cadre commercial dans une banque, divorcé vivant actuellement en couple. Le produit a été acheté sur internet au prix de 20 livres sterling pour 1 g.

Le produit se présente sous forme de cristaux plats aux contours aléatoires de un à deux millimètres. De couleur blanche, très légèrement gris perlé brillant, avec un aspect légèrement floconneux assez similaire à la cocaïne de type « écaille de poisson », mais plus sec et moins gras que cette dernière.

¹ Le cocktail vodka-tagada se compose de 50 cl de vodka pour un sachet de 300 g de bonbons fraise Tagada. La méthode la plus classique consiste à mélanger les deux produits et d'attendre 4 à 10 jours pour que les bonbons se dissolvent dans l'alcool. Une autre méthode, plus rapide et prête en une demi-heure, consiste à dissoudre les bonbons dans la vodka chauffée au bain marie.

Un autre produit a également été acheté, de la Methiopropamine MPA, à 15 livres sterling le gramme.

Carnet de bord du test du produit par Vincent :

Expérience débutée à 12 h 00. N'ayant pas de balance, je prépare un snif d'environ 60 mg. Je viens de déjeuner. Il fait froid. Les cristaux une fois finement écrasés sont alignés et inhalés. Le produit brûle un peu le sinus, peu de temps après l'inhalation, légèrement, sans doute à cause des cristaux que je n'ai pas dû suffisamment écraser. Cette sensation s'atténue progressivement. On a déjà connu des sensations nasales bien plus douloureuses.

12 h 24 : Légère élévation du rythme cardiaque. Premières impressions euphoriques. Les effets deviennent sensibles. J'ai une sensation de chaleur au niveau de la tête et une légère sensation de pression au niveau des lobes temporaux. J'écris sur mon ordinateur avec beaucoup de rapidité et d'exactitude.

Habituellement, je suis plus approximatif, et fais plus de fautes de frappe. Ma pensée est claire mais virevolte d'un sujet à l'autre. Notamment les différentes options qui s'offrent ou s'imposent à moi cette après-midi : les courses, mais Auchan le samedi c'est l'enfer, sortir le chien en forêt, c'est cool mais je devrais bosser car je suis très en retard sur de nombreux dossiers, glander...

12 h 30 : Je suis plein d'énergie. Les similitudes avec une montée de cocaïne me paraissent assez fortes, avec une certaine fiébrilité et paradoxalement la sensation d'être détendu et serein. Je vais déjà me débarrasser du ménage. Au moins ce sera fait ! J'allume une clope, me sert un café. Je constate une envie plus forte de fumer que d'habitude. Comme avec la coke ou les amphétamines.

13 h 00 : Je suis d'excellente humeur. Je n'ai pas été très productif, d'un point de vue ménager, mais je ne me décourage pas ! Je n'ai pas beaucoup avancé dans mes travaux, car l'éthylphénidate donne envie d'aller dans le détail. Il me semble que ce produit risque de rendre compulsif les personnes concernées par des tocs ou des manies. Je suis traversé par des pensées fantaisistes, pendant que je brique. J'ai envie de sourire sans raison particulière, si ce n'est que nous sommes samedi et que la journée m'appartient. Par les temps qui courent, c'est déjà beaucoup ! Je retourne à mes velléités domestiques et me saisit de l'aspirateur...

14 h 30 : Deuxième trace. Quantité identique à la première : à peu près 60 mg. J'ai eu envie d'en reprendre il y a une demi-heure, déjà, mais on n'est pas des bêtes, tout de même ! Le week-end est long. En tout cas, c'est plus fun que la Ritaline.

17 h 30 : Troisième sniff. 80 mg. Je sors le chien... J'ai une patate...

18 h 00 : Le parcours de santé était blindé. J'ai croisé tout mon village ... J'espère n'avoir pas eu l'air trop défoncé... Car ça jase vite dans les villages. Non, ça va... Mon image dans le miroir ne m'a pas fait flipper. Sur le coup, je n'ai pas pensé à ça, mais rétrospectivement, avec un petit fond de parano, je me suis fait un film... Je ne mangerai pas ce soir... Pas faim du tout...

20 h 00 : 100 mg de MPA

Plus envie de noter. ... Forte levée des inhibitions, pensées coquines, bouffées de chaleur, envie de faire l'amour... La MPA prend le dessus. Très nettement... J'ai un RV à Metz ... Pour faire la fête. Je vais rester à la maison... Caro, ma compagne, revient vers vingt et une heure du boulot... Ca booste bien la libido, la MPA ! Ca nous rend un peu obsessionnels compulsifs au fond du lit... Quand on commence on arrive plus à s'arrêter... Mais comme on ne peut pas dormir...

J'ai promené le chien. J'ai pas fait les courses !!!... Soirée se poursuivant très tardivement. Réveil à midi. Fatigués...mais contents !

Conclusion : Le lendemain je suis un peu mou. Je mouche très jaune et je sens que je suis bon pour une sinusite. Ceci dit, l'expérience a été agréable. L'éthylphénidate démoule vraiment bien mais procure des effets plus « clairs » que la MPA. L'éthylphénidate fait à mon avis partie des substances à ne pas surdoser, car cela monte lentement (2 h 00) et dure longtemps (6-8 h 00) et présente un potentiel addictogène. On a envie de re-consommer, bien que les effets soient encore présents. Manipulé avec précaution, ce produit est intéressant.

HO7

Il est probable que ce produit n'existe pas sous ce nom, mais c'est en tous cas ainsi qu'il a été présenté aux observateurs du dispositif TREND. Le récit du consommateur est le suivant :

“J'ai acheté en Meurthe et Moselle, en milieu festif, en mai 2011, 6 pointes d'HO7 pour 15 euros. J'ai pris les 2 premières pointes en trace à 1 heure d'intervalle, pas d'effet. J'ai donc décidé de prendre les 4 pointes restantes en une seule prise. J'ai alors eu une montée très rapide et j'ai mis 5 jours à redescendre. Je suis passé par des phases hallucinatoires, paranoïaques, je me suis transformé en arbre et j'ai vu mes pieds s'enraciner dans le sol et mes bras devenir des branches, j'ai même vécu une expérience de décorporation. Il y a eu des moments où j'en avais vraiment marre et où j'avais peur de ne jamais redescendre. La redescente a été extrêmement désagréable : peur de tout et de tout le monde.”

Conclusion

Au terme de ce travail, il importe de rappeler l'une ou l'autre mise en garde sur la lecture des observations rapportées. Elles ont déjà été développées dans les rapports des années précédentes, mais la redondance est ici nécessaire pour éviter toute conclusion abusive après la lecture des constats formulés.

L'approche développée dans le cadre du dispositif TREND s'appuie sur des méthodes qualitatives de diagnostic et d'observation. Les faits qui sont rapportés permettent de caractériser la consommation de produits psychoactifs en milieu festif et en milieu urbain pour la Lorraine et les grandes villes de cette région, mais ils ne permettent pas d'évaluer l'importance numérique de la population concernée. Il faut donc se garder de généraliser la description réalisée à tous les événements festifs et encore moins à toutes les personnes fréquentant des lieux de fête.

L'usage des produits cités dans le rapport concerne autour de 1 % de l'ensemble de la population âgée de 18 à 39 ans (hors cannabis). La consommation de ces substances reste donc un phénomène relativement marginal lorsque le champ d'observation s'étend en population générale. Il en va autrement lorsqu'on cible plus particulièrement certains sous-groupes de la population, notamment les jeunes fréquentant les espaces festifs.

L'espace festif est donc plus fortement concerné par la consommation de drogues illicites. Cet usage touche principalement la classe d'âge des 18-35 ans, avec une part de ces consommateurs qui ont déjà consommé l'ecstasy ou les autres produits hors des soirées techno. Le milieu de la fête se présente donc comme un des lieux privilégiés de consommation de drogues de synthèse et de cocaïne, dans un contexte où l'alcool et le cannabis sont également largement consommés. Mais ces fêtes ne peuvent pas se résumer à ce type de consommation.

L'architecture du rapport régional annuel du dispositif TREND est construite en abordant, l'un après l'autre, les différentes substances illicites. Cette méthode d'analyse, produit par produit, risque de faire sous-estimer le phénomène des polyconsommations qui caractérise les habitudes d'usage en milieu festif, mais aussi en milieu urbain. La diversité des produits disponibles et facilement accessibles, la mise sur le marché de nouvelles drogues de synthèse constamment renouvelées en raison de la facilité de leur production, la tentation de multiplier les expériences et les pratiques à risque qui caractérisent une part importante des jeunes dans la phase de transition qui les mène vers le monde des adultes, la recherche d'états d'ivresse (ou de défonce) comme adjuvant de la valorisation de la fête, tout cela facilite la prise successive, voire simultanée, de plusieurs produits psychoactifs au cours d'une soirée qui bien souvent s'étend sur toute une nuit. La recherche de cette diversité des produits peut aussi être un moyen pour gérer la descente d'un produit principal, comme cela a pu être décrit chaque fois que l'on a abordé la thématique des produits associés à telle ou telle consommation de type de drogue.

Le choix des produits étudiés dans le rapport privilégie les substances illicites et n'accorde pas aux consommations excessives de boissons alcooliques la place qu'elles mériteraient. Du point de vue historique, le dispositif TREND a été conçu et mis en place pour l'observation de la diffusion des nouvelles drogues de synthèse. C'est ce qui explique certainement le peu de place accordée aux boissons alcoolisées.

Certes l'usage d'alcool est souvent évoqué dans le rapport lorsque la prise de telles boissons est associée à un produit illicite. Mais cela ne reflète pas l'état d'alcoolisation dans lequel peut se trouver une partie importante des fêtards en fin de soirée. L'alcool est alors apprécié non pas pour son goût mais pour ses effets de défonce, avec la multiplication des pratiques d'hyper-alcoolisation (binge drinking) par une consommation de grandes quantités de boissons alcoolisées sur une courte période. Cette technique festive reste connotée de manière positive chez ses adeptes avec l'utilisation d'expressions qui traduisent bien sa finalité (*« être allumé, laminé, assommé, raide, torché, flingué, pété »*).

Pour toutes ces raisons, les professionnels de la prévention des addictions et les services de police et de gendarmerie, réunis dans le cadre des groupes focaux pour contribuer à l'élaboration de ce rapport annuel, insistent pour que ce phénomène d'hyper-alcoolisation festive soit décrit avec la même urgence et la même importance que celui des consommations de produits illicites. Certains y voient même un problème de santé publique plus important que celui des consommations festives de drogues interdites, car touchant beaucoup plus de jeunes.